

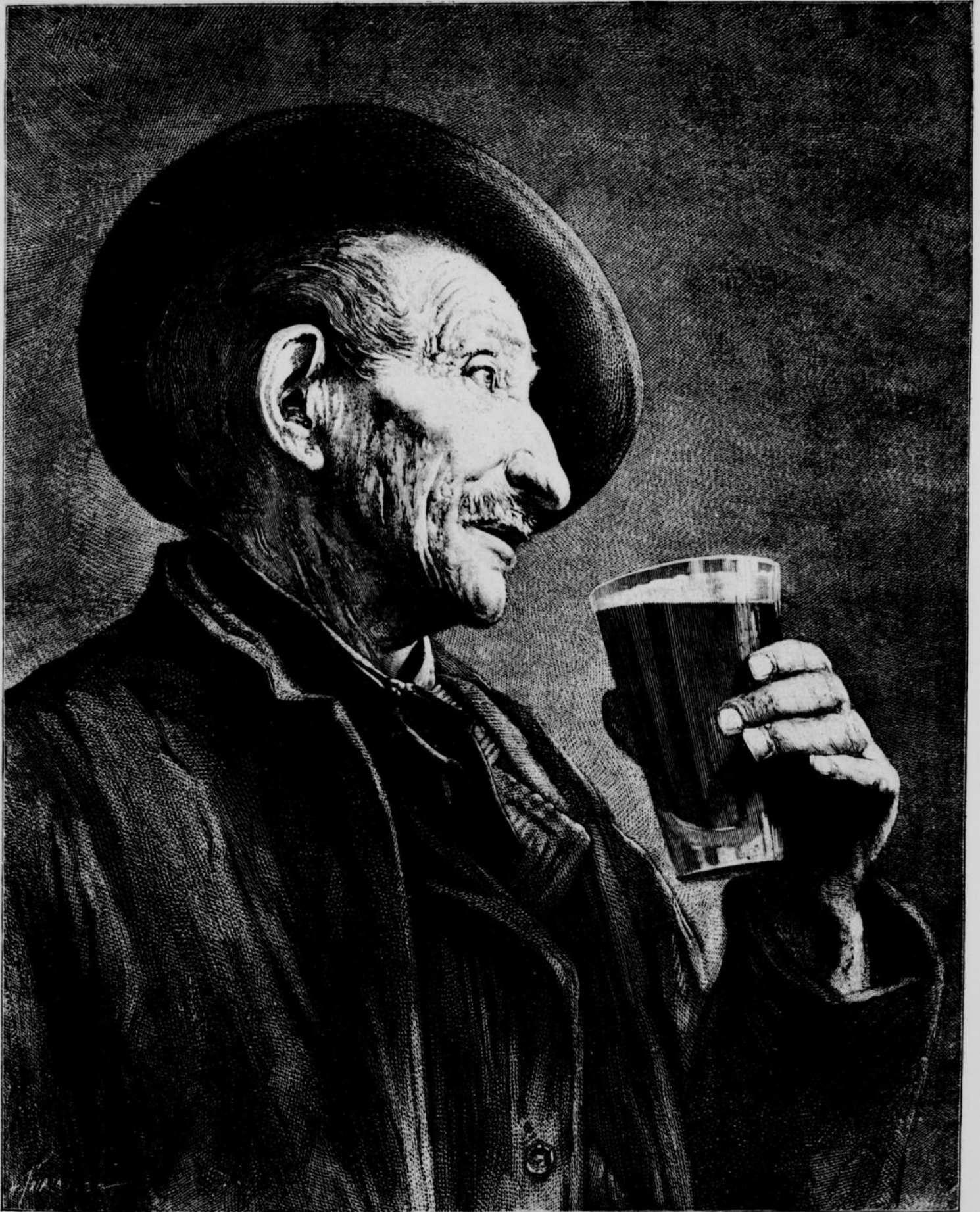
LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 24

MONTREAL, 11 OCTOBRE 1902

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE BUVEUR DE BIÈRE

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOS THÉÂTRES

Pour spacieuses qu'elles soient, nos pages centrales, que nous destinions à l'illustration de nos théâtres français, n'ont pu cette semaine en contenir que deux, le Théâtre National Français et le Théâtre des Nouveautés. Les autres auront leur tour, car l'"Album Universel" se pique d'honneur de prêter la publicité de ses colonnes à toutes les institutions qui font honneur à la cité.

MONSIEUR PRAD

De toutes les figures que la saison théâtrale met en évidence à Montréal, cette année, nulle ne se détache plus nette et plus sympathique sur le fond de l'actualité que celle de Monsieur Prad. Et, cependant, l'interprète génial de Cyrano de Bergerac et de tant d'autres rôles difficiles n'a pas encore fait son entrée sur la scène.

Bouderait-il le théâtre depuis qu'il est devenu le professeur à la mode de diction et d'élocution à Montréal ? Ce serait un malheur pour nos régisseurs.

Serait-ce par hasard les théâtres qui bouderaient Monsieur Prad ? Ce serait non seulement un malheur pour les régisseurs, mais une injustice pour le public Montréalais, qui a trop souvent pardonné à ces messieurs l'insuffisance de leurs artistes pour n'avoir pas le droit d'exiger d'eux de temps à autre quelque effort pour le satisfaire.

L'"Album Universel" a été assez heureux pour obtenir la collaboration au moins passagère de Monsieur Prad. L'article que nous avons de l'éminent artiste, en notre cinquième page du numéro de ce jour, augmentera, nous en sommes sûr, chez tous nos lecteurs le désir qu'ils ont de l'entendre sur une scène plus grande et dans des rôles plus émouvants que celui de professeur de grammaire parlée. Ce désir n'a besoin, croyons-nous, que d'être marqué à nos régisseurs de théâtre par le public pour être promptement exaucé. Qu'on demande Monsieur Prad.

POUR LES ESPRITS CHERCHEURS

Notre page de récréation en famille obtient un succès extraordinaire. Nos concours sont d'une popularité grandissante. Celui de la "Grille Historique", bien que n'offrant pas tout l'attrait du "Désespoir de l'Épicière", nous a valu un couple de centaines de réponses. Nous donnerons les solutions dans notre prochain numéro.

Le concours que nous inaugurons dans le présent numéro, "La servante cherchant l'enfant confié à sa garde", ne manque pas d'originalité et de difficultés, bien qu'à première vue, nos malins devineurs n'y trouvent qu'un jeu d'enfants. Mais qu'ils essaient, pour voir. Seulement, gare aux découpages ou aux déchirures du papier, il n'en faut pas. Comme le dit la légende, il faut plier tout simplement.

Pour nous assurer de l'exactitude de votre solution, faites-nous parvenir le papier plié comme il doit l'être.

Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

Premier prix : Une magnifique paire de boutons à manchettes en or ; deuxième prix : un abonnement d'un an à l'"Album Universel" ; troisième prix : un abonnement de six mois à l'"Album Universel".

Les prix seront donnés aux premières réponses exactes arrivées aux bureaux de l'"Album Universel", (Boîte Hôtel des Postes, 758).

TIRESIAS.

Le père qui néglige l'éducation de ses enfants est un barbare qui les étouffe au berceau.

LE COIN DES AMATEURS-PHOTOGRAPHES

6e CAUSERIE

Les objectifs modernes sont, pour la plupart, à combinaison ; pour celui qui ne peut ou ne veut s'acheter une "Trousse", c'est-à-dire toute une série de lentilles qui peuvent s'adapter au même barillet, séparément ou en combinaison, on peut souvent combiner un objectif ordinaire, de manière à avoir deux ou trois foyers différents ; vous n'avez qu'à essayer ce que vous avez en main ; à l'état normal, ce doit être le foyer le plus court ; si vous enlevez la lentille de devant, vous devez avoir le plus long, et, si vous enlevez celle de derrière et mettez à sa place celle de devant, vous aurez peut-être entre le court et le long ; seulement, si vous n'employez qu'une lentille à la fois, il ne vous reste qu'un simple achromatique, et dans ce cas, ne pas oublier que le temps de pose doit être augmenté de quatre ou cinq fois. L'avantage de tout ceci est que, si vous ne pouvez vous approcher assez du sujet à photographier et qu'il vous parût trop petit, vous avez une grande latitude pour en varier les dimensions en faisant cet échange ; un essai seul vous fera voir ce que peut votre objectif.

Maintenant, un mot au sujet des Obturateurs (Shutters) ; la mode de les placer en avant de l'objectif est presque disparue pour la raison que la lumière a plus d'espace à traverser pour arriver jusqu'à la plaque. Les obturateurs en métal sont surtout placés au centre du barillet, entre les deux lentilles, si l'objectif est double, en avant s'il est simple. Ceux à rideaux, comme les Thornton, Pickards, WELLS et autres, sont faciles à ajouter en arrière complètement, mais ce qui est grandement préférable est le "Local Plane", grand rideau dont l'ouverture se règle à volonté et qui fonctionne tout près de la plaque ; avec celui-ci, on peut atteindre les plus grandes vitesses et poser une locomotive allant trente milles à l'heure et plus. Si vous possédez un instrument Anshutz, il n'y rien qui le surpasse.

Alum : Substance minérale blanche, astringente, à l'état de cristaux ou pulvérisée. Sert à durcir ou éclaircir les plaques et le papier.

N. E. M.

PRISE DE VOILE

Philomène fit deux mois de postulat dans la maison-mère de l'ordre de Saint-Augustin, vêtue de la robe noire, coiffée du petit bonnet noir des postulantes. Au bout de ces deux mois d'épreuves et d'exercices, de pratiques religieuses, de travaux manuels dans l'intérieur de la maison, sa vocation sans dégoût, sans retour, toujours plus ferme, la fit juger digne du noviciat. Le "Venit Creator" fut solennellement chanté pour elle dans la communauté, et elle parut aux offices avec le voile de mousseline blanche sur la tête, avec le large ruban bleu à la ceinture de la robe, que les novices portent à la chapelle et qu'elles ôtent lorsqu'elles en sortent.

Un peu après le "Venit Creator", la prise d'habit lui avait été accordée. Elle avait mis, ce jour-là, une robe de mariée, la robe blanche, qui avait flotté si longtemps comme un nuage dans ses rêves de jeune fille.

Une recherche de parure, une coquetterie affectée, l'innocente et dernière coquetterie du sacrifice, éclataient par toute sa toilette. Dans la chapelle, pleine de monde, elle avait assisté à la grand-messe ; la supérieure était à sa droite, la maîtresse du noviciat à sa gauche, tenant un clerge allumé, symbole de la lumière divine qui éclairait son âme.

Après la messe :

—Que demandez-vous ? lui avait dit l'officiant.
—Je demande à être admise dans cette sainte maison pour y servir Dieu selon la règle prescrite par notre saint fondateur, saint Augustin.

—La connaissez-vous bien ?

—Oui.

Et Philomène avait récité la règle à voix haute.
—Promettez-vous de vous y conformer et de l'observer ?

—Oui, je promets de l'observer moyennant la grâce de Dieu.

Une longue instruction de l'officiant avait suivi, sur les sacrifices qu'il faut s'imposer pour prati-

quer la vie religieuse, sur les avantages de cette vie, sur les dangers de la vie du monde, sur les déceptions de ceux qui y cherchent le bonheur. Puis l'officiant, après avoir demandé encore une fois à Philomène si elle persistait, lui avait coupé sur le front une mèche de cheveux ; et elle avait quitté la chapelle.

Quand elle y était revenue, elle avait les cheveux coupés. Les habits de l'ordre, bannis pièce à pièce, enveloppaient son corps. Le voile d'étamine avait remplacé le voile de mousseline. L'ovale de son visage était emprisonné par le linge blanc qui lui descendait sur le front et le lui couvrait à moitié. L'ample et longue robe de laine l'enfermait dans ses plis épais, solides et droits.

Son nom de religieuse lui avait été donné. On l'avait couchée sous le drap mortuaire ; et, pendant que le "De Profundis" était chanté sur elle, il s'était élevé de son cœur cette prière, sous le drap, qu'on dit dans les couvents, toujours exaucée, une prière appelant les grâces et les miséricordes de Dieu sur tous ceux qui avaient nourri et soigné son enfance.

ED. et J. DE GONCOURT.

RESTONS CHEZ NOUS (histoire)

(Pour "l'Album Universel")

J'ai vu, chose incroyable,
Dans les flots argentés du port de Montréal,
—Ce n'est pas une fable—
Un poisson gigantesque, un monstre boréal,
Une énorme baleine
Glissant tout à son aise, allant, venant, errant,
Evoluant sans gêne
Dans les superbes eaux du fleuve Saint-Laurent.
J'ai vu dans cette affaire
Les citoyens en chœur, contractant leurs sourcils,
Tirer sur la "Polaire"
Et de la carabine et de longs vieux fusils.
Pour effrayer la Bête,
L'obliger à s'enfuir, il fut question, dit-on,
De lui casser la tête
D'un coup de coulevrine ou d'un coup de canon.
Sur cette masse moëlle
Point de mire alléchant, les balles pleuvaient dru,
Comme dans de la colle
S'enfonçaient en sifflant, tel un clou, Lustucru,
Trouée en écumoire,
Mais sans trop en souffrir, de bon nombre de coups
La Bête au "Vomitore"
Se demande soudain si ces gens-là sont fous.
Les piqûres d'épingle
Sur l'insensible peau d'un énorme géant,
Ou bien les coups de tringle
Deviennent, paraît-il, des piqûres d'enfant.
Le monstre continue
Ses ébats dans les flots, vomissant son jet d'eau
Supérieur vers la nue,
Nage, vient, va, revient, sans souci de sa peau
Et plus d'une semaine
Fait le bonheur, la joie et l'admiration
De la gent riveraine
Vivant depuis ce temps dans l'agitation.
Mais un soir, près de l'Île,
Brusquement sur le flanc, frappé par un bateau
L'animal aquatique,
Moulu, cablé-cha, s'enfuit au fil de l'eau,
Puis tristement s'échoue
Le ventre dans la boue,
—Sembable de tous points à une épave en défil—
Près du pont en projet de l'orgueilleux Longueuil.
Cent bras à la curée,
Armés d'objets divers, se tendent aussitôt,
La Bête capturée,
De peine et de misère, est conduite au Dépôt.

MORALE.

Tel va courir au loin, croyant trouver la gloire,
La gloire et le bonheur, qui récolte des coups.
Si vous voulez m'en croire :
Restons chez nous.

AUGUSTE CHARBONNIER.

C'EST POUR RIEN.

Tout le monde est bien heureux de trouver partout un remède aussi précieux que le BAUME RHUMAL, à 25c la bouteille.

Petite Revue Illustrée

PAR LE RÊVEUR

Le beau moyen en vérité, avec un titre comme celui-là, de reconstituer tous les événements de la semaine et de les faire défiler à nouveau, en quelques minutes, sous les yeux du lecteur. Certains d'entre eux ont rempli une journée entière ; il y en a même qui, commencés de lundi dernier, ne sont pas encore finis.

Cette grève des charbonnages, par exemple ; voilà un événement qui pourrait à lui seul défrayer



tout un livre, et je n'ai qu'une page à ma disposition. Pour la passer sous silence, j'ai d'abord comme excuse le manque d'espace et ensuite son règlement, de toute évidence, assure-t-on. J'en veux retenir un mot, toutefois, un mot qui peint admirablement l'état d'âme de ce groupe de doctrinaires qui, au nom du socialisme, préconise les mesures les plus extrêmes.

—Un moyen bien simple de soulager la misère publique, me disait il y a quelques jours l'un de ces habileurs : c'est pour le gouvernement de forcer les compagnies de chemins de fer à transporter gratuitement à Montréal le bois de chauffage qu'on peut se procurer dans les campagnes par centaines de mille cordes.

—Mais, observai-je, pour être des êtres collectifs, les compagnies de chemins de fer n'en ont pas moins droit à la justice et à l'équité dues à tout sujet, à tout individu ; et pareil procédé serait d'une injustice révoltante à leur égard.

—Allons donc ! reprit le doctrinaire, n'est-ce pas un cas d'urgence, et la solidarité sociale ne commande-t-elle pas aux intérêts particuliers de s'effacer devant l'intérêt général ?

J'ouvre ici une parenthèse pour constater que l'homme qui me tenait ce langage est pourvu, depuis la fin de mai dernier, d'une trentaine de tonnes de charbon dans son hangar ; du bel anthracite de la Pennsylvanie.

—Ce que vous proposez au gouvernement, repris-je, pourrait peut-être se faire plus expéditivement et plus équitablement par les autorités municipales. Ici, par exemple, à Montréal, le conseil de ville pourrait facilement réquisitionner, comme en temps de guerre, exproprié autrement dit, tout le combustible que possèdent les particuliers ; quitte, bien entendu, à leur en payer le prix coûtant pour en faire une répartition équitable entre toutes les familles, suivant leurs besoins respectifs.

—Comment ! éclata le doctrinaire, mais ce serait de l'arbitrage, cela, du vol ! Et patati ! et patata !

Une heure durant il me fallut essayer le torrent d'injures que mon brave doctrinaire lança à l'adresse du conseil de ville de Montréal, auquel il at-

tribuait sérieusement l'intention de le déposséder de son charbon anthracite. Oh ! l'inanité des doctrines socialistes quand elles viennent en conflit avec l'intérêt personnel !

Toujours ce titre restrictif de "Petite Revue", qui me commande de faire tenir toute la semaine en une centaine de lignes. Un mot encore, cependant, de la grève des charbonnages, pour établir que si, d'une part, il n'y a rien comme l'intérêt personnel contraire pour retarder l'application des doctrines socialistes, il n'y a rien, d'autre part, comme ce même intérêt personnel devenu conforme pour en faciliter la diffusion.

L'a-t-on assez prêché depuis cinquante ans, la nationalisation des sources de produits nécessaires à la vie ! C'est le terme dont le socialisme se sert aujourd'hui pour mieux faire comprendre ses revendications.

Mais de l'avoir ainsi prêchée a valu aux Allemane, aux Bebel, aux Henry George, aux Jules Guesde, aux Burnas, aux Kropotkine, pour ne rien dire de leurs précurseurs, les Rousseau, les Fourier, les Proudhon, les Girardin, tous hommes éminents par leur culture d'esprit et leur position sociale, l'animadversion des capitalis-



tes, et, en certains cas, la mise en interdit dans la caste aristocratique, ou la mise en prison dans les pays de gouvernement autocratique. Or, ce sont les pouvoirs publics aujourd'hui qui parlent de nationaliser les sources de produits nécessaires à la vie : témoins le président Roosevelt aux Etats-Unis et le conseil de ville à Montréal. Quel revirement soudain dans les esprits !

Pareilles tendances socialistes, surtout chez nos échevins, m'ont rendu tout rêveur. Et dans ma rêverie, qu'il ne faut pas confondre avec le rêve, je vois poindre distinctement à l'horizon le jour où l'eau de l'aqueduc à Montréal sera fournie gratul-

tement à ceux qui veulent se désaltérer ou se laver comme elle l'est déjà à ceux qui veulent s'en servir pour éteindre un incendie ou arroser les rues ; je vois poindre distinctement à l'horizon le jour où les moyens de communications faciles et les services publics indispensables aujourd'hui, tramways, bateaux-passeurs, téléphones, éclairage au gaz et à l'électricité, assurance sur la vie et contre le feu, etc., etc., seront administrés par le conseil de ville, dans l'intérêt de la communauté tout entière, et non pas comme aujourd'hui au bénéfice exclusif de quelques capitalistes privilégiés. Et, d'accord en cela avec les premiers éléments de l'astronomie, la plus haute philosophie de l'histoire m'apprend que le soleil qui fait le jour des villes où il se lève — Genève, Londres, Paris, Philadelphie, Berlin, Barcelone, Pittsburg, Patterson ou Montréal — fait également celui des campagnes qui les environnent, et que, pour grand et boisé que soit un pays — le Canada, par exemple, — il pourra et devra tôt ou tard s'éclairer en même temps de la même lumière jusque dans les profondeurs les plus ténébreuses de ses taillis et de ses sociétés sauvages.

Au jour de ce soleil-là, le gouvernement national administrera lui-même, dans l'intérêt de la communauté, au lieu d'en laisser le soin en même temps que les profits à des particuliers, les chemins de fer, les télégraphes, les bateaux à vapeur, les fonds d'assurance, les banques, les mines, les charbonnages, les abattoirs, les meuneries, les brasseries, etc., etc., tout comme il administre aujourd'hui la justice, les douanes, la défense du pays, les postes, les canaux, les terres de la Couronne, les hôpitaux, les asiles, les écoles et les prisons. Et au jour de ce soleil-là, on verra surgir sur toutes les places publiques — hommage aux émancipateurs de l'humanité qui travaille — des statues de bronze rugueux rappelant par leurs formes autant que par leur couleur, ces mineurs de la Pennsylvanie, qui, mieux que tous les économistes, auront su obtenir des pouvoirs publics la nationalisation des sources de produits nécessaires à la vie.

Mais, d'ores et déjà, quelles que doivent être les conséquences éloignées de la grève des charbonnages, il en ressort cet enseignement troublant pour les classes dites dirigeantes : c'est que le peuple est fatigué d'attendre de la doctrine pure le soulagement de ses maux — "Et nunc intelligite et erudimini qui iudicatis terram."

Je suis au bout, sinon de mon rouleau, du moins de mon espace, et je n'ai parlé que de la question des charbonnages dont précisément je ne voulais pas parler du tout, pour pouvoir mieux embrasser, en conformité de mon titre, la revue des menus faits de la semaine.

Mon collègue Zozo avait fait pressentir de ma part, en sa revue de la semaine dernière, quelque prétention à l'humour. Pour ne pas lui en donner le démenti par mon fait, j'ai éparpillé dans la présente quelques dessins drolatiques autant que suggestifs, que l'artiste de l'"Album" m'avait préparés par anticipation. Le lecteur saura bien les



paraphraser lui-même dès qu'il en aura saisi la signification. Et puis, après tout, n'est-ce pas quelque chose d'assez drôle encore de m'avoir entendu traiter la grave question du socialisme, mot que mon insuffisance reconnue en matière doctrinale oblige de signer

LE RÊVEUR.

LETTRE D'EUROPE

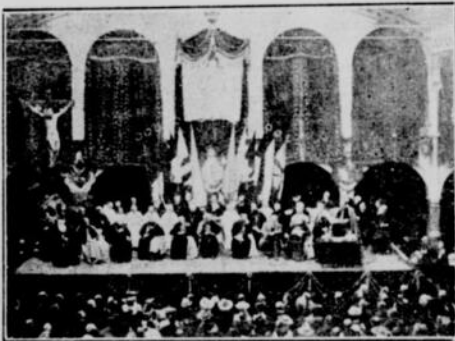
Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 27 septembre.

Je vous continue ma narration hebdomadaire, me conformant à vos instructions d'être plutôt iconographe qu'autre chose.



C'est, de ce temps-ci la saison des marchés dans le sud-ouest de la France, et tout particulièrement les Landes. Vos lecteurs verront sans doute avec intérêt comment leurs cousins de cette région franchissent les distances pour les besoins domestiques.



Le congrès eucharistique de Namur a laissé une excellente impression parmi le clergé français. Le Nonce du Pape apparaît au centre.



Les fouilles de Montfort l'Amaury ont beaucoup fait couler d'encre. La photographie ci-dessus représente les ruines de la chapelle du château.

L'inauguration officielle du monument des Mables a provoqué un grand mouvement dans le chef-lieu de Lot et Garonne, qui, plusieurs jours durant, a vu se succéder des brillantes fêtes. De belles fêtes ont eu lieu à cette occasion.



La célébration de la fête nationale donne lieu, chaque année, à de touchants témoignages d'affection pour la France, de la part de la population de Port-Louis, restée si française, malgré le rattachement à l'Angleterre. La gravure ci-dessus représente le théâtre décoré par la Société de bienfaisance française de l'île Maurice.



C'est le temps des grandes manoeuvres en Russie. Notre gravure fait voir comment les chefs de l'armée préparent les soldats russes à l'assaut à la baïonnette.



Les funérailles du professeur Virchow ont été tout un événement à Berlin.

Cette petite photographie vous fait voir l'empereur Guillaume. Il suivait les mouvements de ses troupes aux grandes manoeuvres allemandes. Cette photographie est authentique.

Je ne puis vous parler de Berlin sans mentionner la visite du roi d'Italie,



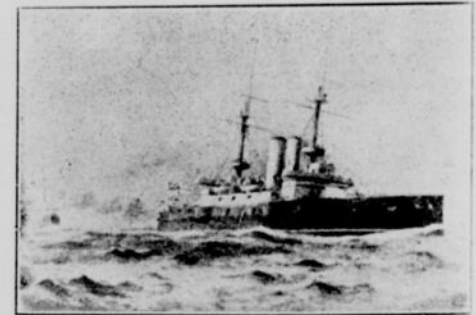
qui a eu lieu dernièrement. C'est devant lui qu'a eu lieu la grande parade du corps des gardes.



Vous me demandiez la dernière photographie de Sa Majesté Edouard VII. La voici. Il est accompagné de la reine Alexandra. Cette photographie a été prise le premier jour de convalescence du roi.

Les journaux ont beaucoup parlé, en ces derniers jours, de l'acquisition par le gouvernement anglais de puissants sous-marins. Le numéro 5 de ces sous-marins est, dit-on, le plus rapide et le plus résistant. C'est le "nec plus ultra" de l'industrie moderne. Les dernières expériences exécutées à Spithcad ont été un succès incontestable.

L'Angleterre prétend détenir le record de l'univers pour le tir à la cible en pleine mer.



L'"Océan", cuirassé de 1ère classe, a essayé ses pièces, il y a quelques jours, et réussi à toucher 17 fois la cible sur 163 coups tirés. Le record du "Terrible" se trouve ainsi battu de 15 points. Le capitaine Percy Scott, du "Terrible", a lui-même admis que l'"Océan" était le plus puissant navire de guerre de la flotte anglaise.



Le président Roosevelt n'est pas de notre continent ; mais, précisément parce qu'il est mieux connu chez vous que chez nous, vos lecteurs goûteront probablement la photographie qui a été faite de lui récemment, sur un des champs de bataille de la guerre de Secession. Cette photographie, qui est d'un amateur, a fort intéressé les cercles militaires parmi lesquels elle a circulé.

LEON ZOR.

Un article de M. Prad sur le Théâtre au Canada

(ÉCRIT SPÉCIALEMENT POUR "L'ALBUM UNIVERSEL")

Vous me demandez, cher monsieur, mon avis sur le théâtre au Canada et sur son avenir ; question bien délicate à traiter pour un artiste, toujours partial et pour un étranger qui commence à peine à épeler vos moeurs, et j'ai bien envie de filer par la tangente ; la question importante, la plus importante pour le théâtre, c'est la diction !...

"Oh ! oh ! me direz vous, M. Josse, vous êtes orfèvre, et vous revenez encore à votre dada ! je parle qu'avant trois minutes, vous allez me parler de la grammaire parlée, et cela à propos de théâtre ! c'est malde !"

Et quand même, quel mal y aurait-il ? Croyez-vous que le théâtre ne soit pas avant tout l'école du beau et du bon langage, et que les interprètes de nos grands poètes et de nos grands prosateurs ne doivent pas avoir le souci perpétuel de laisser, par la pureté de leur interprétation, la beauté absolue des chefs-d'oeuvre de la scène française ? Est-ce que le premier devoir de tout homme qui fait entendre publiquement la langue française, à quelque titre que ce soit, n'est pas de la respecter dans toute sa rigueur et de la rendre dans toute sa beauté ?

Permettez-moi d'emprunter une page à un de nos plus grands orateurs sacrés français. Voilà ce que dit le T. R. P. Monsabré à propos des accents provinciaux :

"On supporte mieux ce qui reste d'accent dans la parole d'un étranger que l'invasion de l'accent de Province dans la parole d'un Français. Sans doute, il y a des accents de province assez peu prononcés pour que l'éloquence les fasse oublier, mais d'autres s'accusent si désagréablement qu'ils gâtent les meilleurs discours. Imaginez-vous un Bossuet disant : Cheul qui règne dans les chieux et de qui relèvent les jempres. (Accent auvergnat).

"On bien dans la bouche d'un prédicateur des phrases comme celle-ci : Jésus, prenant du pain, le bénit, le rompitte, et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mannegez. (Accent gascon).

"Sadan" "métide" "gondre" nous "te" noirs "brochets". Il faut renoncer à ses "bombs" pour n'être pas "tube" de ses "setuactions". (Accent alsacien).

"Les claches de la parouësse annoncent un bap-tinme. (Accent normand).

"Evidemment, l'éloquence est impossible avec de pareils vices de prononciation ; il faut à tout prix s'en défaire, et on le peut facilement avec de la bonne volonté et de la patience." — La prédication, pages 327 à 328.

Ce qui est vrai pour l'éloquence l'est encore bien plus pour l'interprétation, car un orateur a le droit strict d'être lui-même et il ne fait de tort qu'à lui-même, mais l'interprète, sous prétexte qu'il est de Marseille, n'a pas le droit de faire du Cid, un héros

de la Cannebière ni de Dona Sol une charbonnière de Chin-Fleur, fouchtra !...

"Et vous me prétendez, Monsieur Prad, que votre grammaire parlée répond à tout cela, corrige tous ces défauts et fait parler purement la langue française ?

Oui, Monsieur, je le prétends, et le vais répétant aux quatre coins de l'horizon, le soutenant envers et contre tous, prêt à combattre pour ma Dame la



M. PRAD ET SA FILLE CLAIRE-ETHEL

Photographie LAPRES ET LAVERGNE, coin des rues Saint-Denis et Ontario.

grammaire parlée, à pied et à cheval, armé de pied en cap, comme un chevalier du Moyen-Age, et si un soir ne suffit pas pour vous convaincre, revenez plusieurs fois, jusqu'à ce que vous soyez bien convaincu, je compterais toujours, Monsieur, un charmant auditeur de plus, ce dont je serai très heureux.

"Eh bien ! Monsieur Prad, je ne vous crois pas !"

Vous ne me croyez pas, eh bien ! Monsieur, je vous donne rendez-vous, un dimanche soir, à la salle du Monument National, et si un soir ne suffit pas pour vous convaincre, revenez plusieurs fois, jusqu'à ce que vous soyez bien convaincu, je compterais toujours, Monsieur, un charmant auditeur de plus, ce dont je serai très heureux.

"Avec tout cela, Monsieur Prad, vous avez quitté la question théâtre, et vous n'y êtes pas revenu. Je voulais un avis sérieux, cependant."

Vous voulez que je sois sérieux, Monsieur, eh bien ! un conseil en passant. Si vous voulez avoir du bon théâtre, avez de bons critiques ; en France, les critiques dramatiques du siècle dernier s'appelaient Théophile Gautier, Saint-Victor, Sainte-Beuve, Vitu, Sarcy ; ceux d'aujourd'hui s'appellent Faguet, Brunetière, Boissier, Laroumet, Ca-

tulle, Mendès, — grands poètes, grands écrivains, académiciens indulgents, justes et intègres.

Veillez agréer, Monsieur,

l'expression de mes civilités les plus empressées, Votre tout dévoué,

Prad

Pensées d'actualité

La critique est un flambeau et la louange un bandeau.—Laténa.

La critique ne peut et ne doit jamais abdiquer.—E. Sherer.

La critique est la taxe que le public prélève sur les hommes éminents.—Swift.

La critique n'a jamais tué ce qui doit vivre.—Châteaubriand.

La critique n'est pas aisée, mais l'art est plus difficile.—Lévis.

La critique ne connaît pas le respect, elle juge les hommes et les dieux.—Renan.

Un critique n'est formé qu'après plusieurs années d'observation et d'études.—La Bruyère.

Quelque aménité doit se trouver même dans la critique ; si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire.—J. Joubert.

Il faut autant d'esprit pour savoir profiter d'une bonne critique que pour être en état de s'en passer.—Mahibe.

Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie.—Voltaire.

Une critique fait comme une raquette ; elle relève un livre et l'empêche de tomber.—Boileau.

La critique afflige plus les hommes de lettres qu'elle ne peut leur nuire.—Villemain.

La critique est un impôt que tout candidat à la célébrité doit payer au public ; vouloir s'y soustraire, quelque mérite éminent que l'on ait, c'est une folie ; ne pouvoir la supporter est une faiblesse.—Addison.

D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer ? — La Bruyère.

Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde.—V. Hugo.

C'est une grande partie de la science d'un critique habile de savoir qu'il y a des choses qui ne méritent pas d'être sues.—Quintilien.

La mission du critique n'impose pas l'obligation de produire des chefs-d'oeuvre et de découvrir la vérité.—Proudhon.

Le critique arrive à comprendre et presque à aimer la coëtre qu'il inspire.—Renan.

Quand la critique serait plus rare et plus réservée, quand on ferait la critique de la critique où serait le grand mal.—E. de Girardin.

Représentations gratuites au Théâtre

On prête à l'un de nos théâtres à Montréal l'idée de donner, dans le cours de l'hiver, quelques représentations gratuites pour cette classe particulière de la population que le manque absolu de moyens empêche de fréquenter les spectacles régulièrement. Si l'idée est nouvelle au Canada, elle ne l'est pas en France, où, quatre ou cinq fois par année, les théâtres subventionnés par l'Etat ouvrent leurs portes toutes grandes aux foules déguenillées.

C'est déjà un spectacle attrayant et pittoresque, avant celui de la scène, que cette longue théorie d'individus de tous âges et de toutes conditions qui, autour des théâtres subventionnés, à Paris, attendent durant des heures et des heures de pouvoir occuper une place au gala démocratique qui est offert à tous, le jour du 14 juillet, par exemple. A l'Opéra, notamment, il y en a qui arrivent la veille au soir. Ce sont, selon qu'il fait sec ou qu'il pleut, des miséreux en guenilles ou des gens ayant une situation sociale définie, ouvriers, employés, etc.



Les occupants d'une loge en frais de luncheon

Et d'instants en instants, pendant la nuit, ce premier groupe s'augmente et vers onze heures du matin, la queue, très épaisse, avance jusqu'au milieu de la rue Gluck. La bonne humeur règne dans la foule. On "blague", on chante, on mange, on boit... Tout à coup, cessent les conversations et les rires ; on se pousse à s'écraser. La porte d'entrée a tourné sur ses gonds. Le flot populaire s'engouffre dans le vestibule, envahit impétueusement le grand escalier, s'écarte dans les couloirs : une odeur de fruits, de victuailles se répand ; ce sont des provisions qu'on a emportées pour déjeuner. En vingt-cinq minutes, la salle est comble. On cause, on crie, on s'interpelle...

Soudain, les trois coups sont frappés. Un silence religieux enveloppe l'assemblée ; l'orchestre a attaqué l'ouverture...

L'immense salle de l'Académie Nationale de



La queue devant le théâtre

musique" est éblouissante de clarté comme aux plus belles soirées d'"abonnement." Mais ce n'est pas le discret auditoire accoutumé, en frac ou en



Quelques têtes d'amateurs

toilette décolletée, qui l'emplît, de l'orchestre à l'amphithéâtre. C'est une assistance mouvementée, bruyante, en vêtements très disparates. Aux fauteuils de balcon, des femmes tête nue ou en bonnet, fraternisent, la bouteille en main, avec des hommes en casquette, des soldats. Dans les loges, on boit également tout en mangeant de la charcuterie, en croquant des cerises. Les gens de connaissance se rendent visite... en enjambant d'une



L'escalier de l'Opéra un soir de représentation gratuite

loge à l'autre. Tout cela, pendant les entr'actes, car durant la représentation tout le monde écoute avec une attention recueillie, et les actes se succèdent, soulevant des bravos enthousiastes.

TARTARIN A MONTMARTRE

L'autre nuit, des agents ont arrêté, boulevard Rochechouart, un individu armé de deux énormes revolvers et de plusieurs poignards. Cet homme, Marius S..., leur déclara qu'en lisant les journaux, il avait été frappé de la fréquence des attaques nocturnes et qu'il était venu de Marseille pour combattre les malfaiteurs. Conduit au commissariat, Marius a passé la nuit au violon. Le lendemain il est reparti pour Marseille.

"Les journaux."

Récit d'un Marseillais (qui a l'accent).

...Qui donc nous racontait que Tartarin fût mort ? Il est plus que jamais vivant, coquin de sort ! La preuve, c'est qu'ayant appris par les gazettes que là-bas, à Paris—ce pays de mazettes—Certains quartiers étaient infestés de brigands, qu'il s'y passait, la nuit, des faits extravagants, Et que des citoyens périssaient sans défense, Notre bon Marius du pays de Provence N'y tint plus... —Il vous mit son chapeau de tra-

Saisit sans hésiter ses plus gros revolvers, Son bâton, ses poignards, ses cartouches, ses ba-

Et pour aller livrer bataille à ces Apaches, Prit l'express — et, d'un bond, se rendit sur les

Il se fit indiquer les différents milieux Où ces gredins rôdaient aux abords de leur boulogne, Et, bientôt, se trouva devant le Moulin Rouge. Là, pour prouver à tous qu'il n'était pas un coustou, Il s'avança jusqu'au boulevard Rochechouart, Et, les deux mains sur ses revolvers d'ordonnance, Défiant les assauts de toute provenance, Il attendit...—Personne.—"En bien ? Et ces bandes, Où sont-ils ?... C'est tout ça ces brigands si hardis ? Voyons, approchez-vous, Messieurs ; je vous con-

que Paris vienne un peu se frotter à Marseille ?" Allons donc ! Des bandits... pas plus que sur la

Et Marius allait poursuivre son chemin, Quand, tout à coup, — c'était peut-être vers deux

Du matin,—des loustics qui rasèrent les demeures, Le chef, dissimulé sous un capuchon noir, Et qui d'abord, faisaient semblant de ne rien voir, S'avancèrent vers lui...

Sans bouger d'une ligne, Il les laisse venir, l'air tranquille, très digne ; Car les drôles allaient avoir à qui parler... —Mais ces deux insolents, au lieu de s'en aller, N'eurent-ils pas le front de lui parler du poste ? —"Ah ! ça, vous vous f...chez de moi ? qu'il leur

Tenez !... essayez donc un peu de me toucher..." Et sans qu'il eût le temps de les voir approcher, Il sent sur lui s'abattre une main qui le serre... Et le voilà conduit devant le commissaire, Un arrogant qui, sans en demander plus long, Le fait brutalement jeter au violon, Confisque ses poignards, ses revolvers, ses ba-

C'était lui qu'on prenait pour le chef des sa-

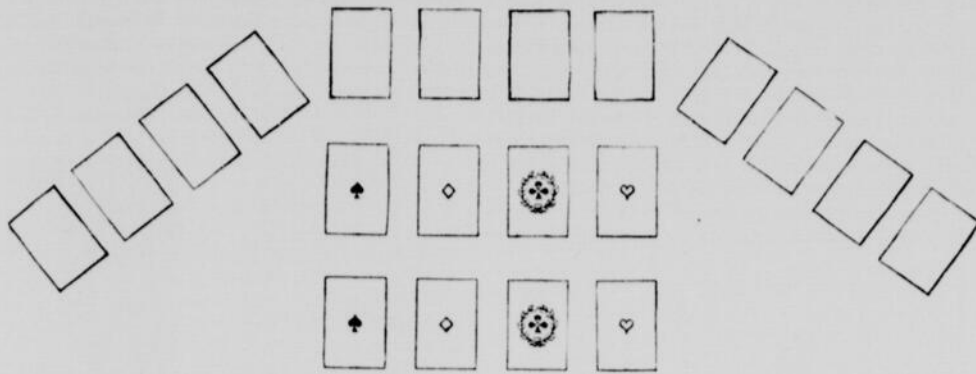
Ces gens du Nord, vraiment, sont par trop sans a-

Il fallait leur donner une verte leçon... C'est pourquoi, bien qu'il fût arrivé de la veille, Le soir même, il reprit son express de Marseille. Pour leur apprendre à leur jouer de pareils trucs, Lorsque les Marseillais viennent à leur secours, le

MIRLITON



RÉCRÉATION EN FAMILLE



"LA SANS-RIVALE" (Début)

JEUX DE PATIENCE

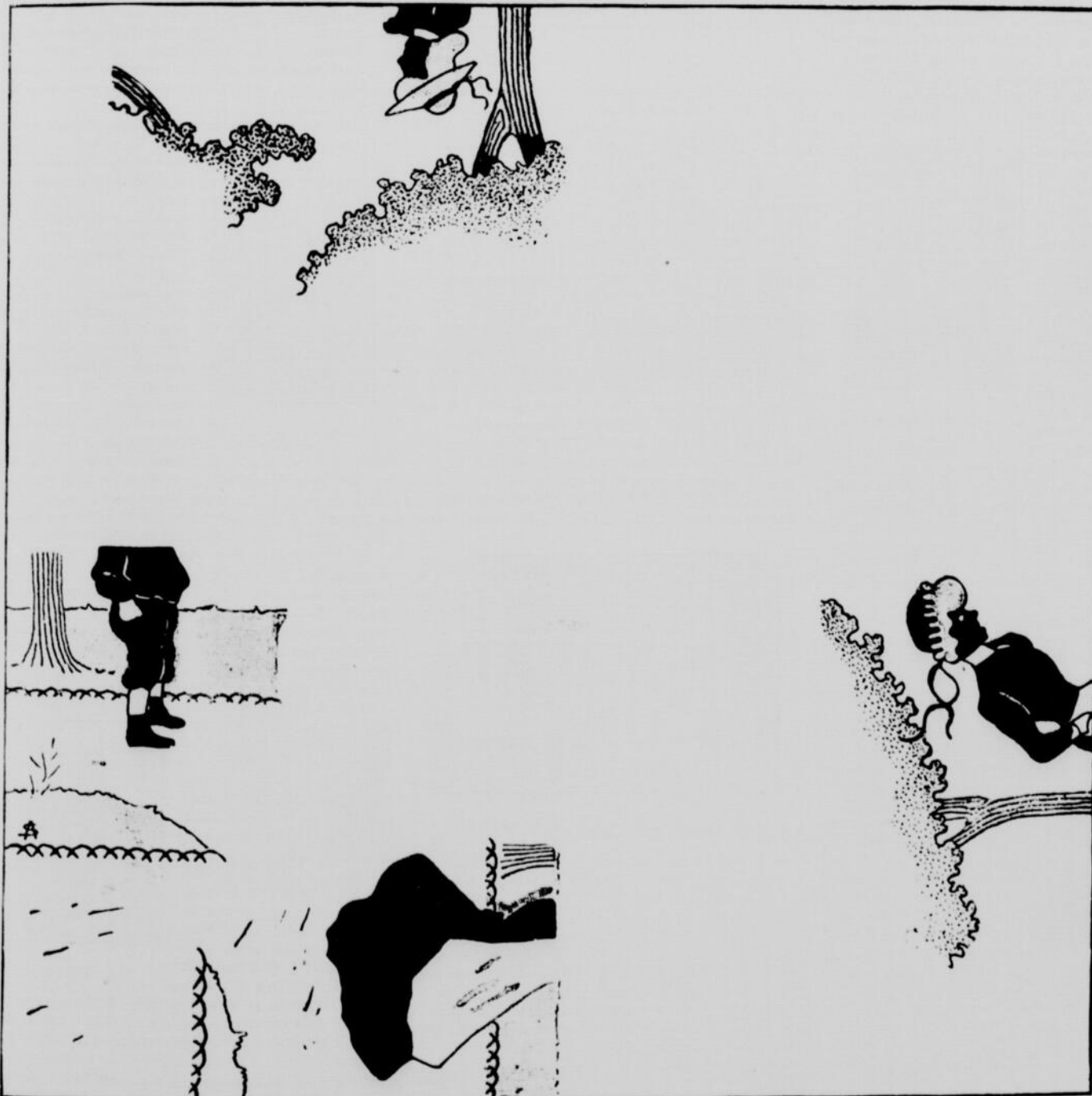
La Sans-Rivale mérite son nom. Disposez en éventail douze paquets de chacun quatre cartes retournées et étagées de manière à les rendre très visibles. Enlevez les as se trouvant à la surface des paquets. Placez-les au-dessous, comme dans la vignette. Ils formeront souches pour formation de huit familles ascendantes.

Pour dégager les as qui peuvent se trouver à l'intérieur des paquets et ensuite les cartes appe-



"LA SANS-RIVALE" (Fin)

UN NOUVEAU CONCOURS INTERESSANT
LA SERVANTE CHERCHANT L'ENFANT CONFIE A SA GARDE



tées à leur rang dans les familles, formez sur les paquets des mariages et des petites familles descendantes. Faites un talon avec les cartes qui ne trouvent leur place ni sur les paquets, ni sur les souches. Les cartes épuisées, vous pourrez reprendre ce talon, une seule fois, en commençant par la carte inférieure.

Quand, par suite de mariages et de placements dans les familles, un paquet disparaît, laissant libre une des douze colonnes, ce vide ne doit jamais être comblé par une carte des paquets, malgré l'intérêt qu'il peut y avoir à dégager celles qu'il obstrue. Il faut absolument placer dans ce vide la première carte du talon : c'est ce qu'on appelle monter une carte. Si, après deux donnes, la patience n'est pas terminée par la formation des familles avec les huit rois comme dernières cartes, une suprême licence est autorisée : celle de prendre n'importe où la carte la plus utile pour obtenir le succès final. Elle prend justement le nom de carte de miséricorde.

Quand, par suite de mariages et de placements dans les familles, un paquet disparaît, laissant libre une des douze colonnes, ce vide ne doit jamais être comblé par une carte des paquets, malgré l'intérêt qu'il peut y avoir à dégager celles qu'il obstrue. Il faut absolument placer dans ce vide la première carte du talon : c'est ce qu'on appelle monter une carte. Si, après deux donnes, la patience n'est pas terminée par la formation des familles avec les huit rois comme dernières cartes, une suprême licence est autorisée : celle de prendre n'importe où la carte la plus utile pour obtenir le succès final. Elle prend justement le nom de carte de miséricorde.

TAPIS VERT.

NOTICE EXPLICATIVE : Il s'agit, en plantant le carré ci-dessus soigneusement, de reconstituer la silhouette d'une servante cherchant l'enfant confié à sa garde. (Pour conditions et prix, voir page 554.)

SIR WILFRID LAURIER A VENISE

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Venise et ses beaux gondoliers,
J'ai vu les monts de l'Helvétie,
Etc., Etc., Etc.



Les débris du campanile après son effondrement

En attendant qu'à son retour au Canada, Sir Wilfrid Laurier nous communique ses impressions de voyage en Suisse et en Italie, refaisons le chemin qu'il a parcouru à Venise. C'est la continuation de notre tour du monde, commencé avec le premier numéro de l'Album Universel.

Venise a perdu récemment l'un des plus admirables joyaux de sa couronne monumentale. Le clocher de l'église Saint-Marc, le "Campanile", qui se dressait sur la "Piazza" comme une svelte tige de briques, rosée par les aurores et dorée par les couchants, s'est effondré. A la date du 2 juillet, on remarqua une fissure inquiétante dans la maçonnerie. Elle s'étendait depuis la loggetta de Sansovino juxtaposée à la tour, jusqu'à la cinquième fenêtre du côté de la tour de l'Horloge, à l'entrée de la "Merceria". Les autorités s'émurent aussitôt, et le ministre de l'Instruction publique donna d'immédiates instructions à l'architecte Calderini et au directeur des antiquités afin de prendre toutes les mesures nécessaires en vue de prévenir une catastrophe possible, mais dont on voulait douter encore. Le lendemain, par mesure de prudence, on supprima la musique, qui attire chaque jour alternativement soit sur la "Piazzetta", soit sur la "Piazzetta", une foule considérable de promeneurs.

Dans la matinée du lundi, on constata avec désespoir que la fissure avait beaucoup augmenté. Elle gagnait maintenant toute la hauteur du Campanile et avait lézardé les marbres des fenêtres. Un officier du génie déclara qu'il n'y avait pas de remède possible, et que l'éroulement n'était plus qu'une question d'heures.

On juge de l'émotion de la foule, accourue en masse aux abords de la place, pour venir aux nouvelles.

C'est dans la matinée du 14 juillet, comme sonnait le coup de neuf heures et demie, que le désastre s'est produit. Par bonheur, on avait fait évacuer la place, et il n'y a donc eu aucun accident de personne à déplorer. Le Campanile s'est écroulé au milieu d'un véritable tourbillon de poussière, formant une pyramide de ruines d'environ quinze verges de hauteur. La loggetta a été détruite et, avec elle, de véritables trésors artistiques : les statues de la Paix, d'Apollon, de Mercure et de Pallas, les admirables bas-reliefs, les portes de bronze, la vierge dorée, qui ont été ensevelis sous les décombres.

Cette loggetta, véritable bijou dessiné par Sansovino, en 1540, servit d'abord de lieu de réunion aux patriciens, et elle devint plus tard l'abri des procureurs de Saint-Marc qui commandaient la garde pendant que le grand Conseil tenait ses réunions. On a sauvé l'Ange d'or qui surmontait le Campanile et on l'a placé provisoirement dans l'église Saint-Marc.

On donne plusieurs explications sur la cause pre-

mière du sinistre, qui a eu un grand retentissement en Italie. La foudre aurait ébranlé depuis longtemps déjà la masse de la maçonnerie du Campanile. D'autre part, un ingénieur a enseigné que la lézarde récente n'a pas été la première, et la foudre aurait fortement ébranlé le clocher en 1745. D'autres orages et des tremblements de terre successifs rouvrirent peu à peu les fissures que l'on avait pris soin de boucher, et il y a vingt ans, on dut entreprendre encore des travaux de consolidation. Bref ! dès à présent, on s'occupe de la ré-



Entrée du grand canal et l'église Santa Maria della Salute

fection de l'édifice dont la disparition privera temporairement Venise de l'un de ses plus pittoresques aspects. Le Conseil municipal, le soir même de l'éroulement, a décidé d'ouvrir un premier crédit de \$100,000 pour la reconstruction du Campanile et de la Loggetta. La Caisse d'épargne a ouvert une souscription publique dans le même but. Vingt mille dollars ont été souscrits aussitôt. C'est un commencement ; mais on est encore loin de compte, car on estime à plus d'un million de dollars la somme nécessaire pour remettre les choses en état.

La place Saint-Marc, où se dressait le Campanile, est d'une merveilleuse ordonnance. Sur trois de ses côtés les arcades du palais des "Procuraties" constituent un agréable abri pour les promeneurs, en leur offrant l'amusante diversion de beaux magasins qui rappellent le Palais-Royal à l'époque où il était le centre de l'animation parisienne.

Au fond, la façade de Saint-Marc étale l'or de ses mosaïques, qui s'allument aux rayons ardents du soleil, et lorsque, pour la première fois, cette inoubliable vision s'offre aux regards éblouis dans la clarté prestigieuse du ciel italien, on croit absolu-



La Loggetta de San Sòvino, au pied du campanile

ment rêver. L'harmonie est telle de ces lignes architecturales, l'ornementation en est si heureuse, que la perfection décorative semble avoir atteint ici les limites extrêmes. Cela est beau comme un mirage, et l'on est pris d'un sentiment de regret à l'idée qu'un semblable décor ne peut être réel et que, d'un instant à l'autre, toutes ces choses féériques vont se dissiper dans l'air. C'est du reste une impression que l'on éprouve à chaque instant à Venise, dont la plupart des décors ne semblent point faits pour encadrer la vie coutumière, et qui conviendraient plutôt au développement de scènes d'opéra.

L'église de Saint-Marc, bâtie tout exprès au IX^e siècle pour recevoir le corps du saint à son arrivée d'Egypte, antérieurement à l'introduction du style gothique en Europe, date donc de l'époque la plus

obscur du Moyen-Age. Son grand autel est celui même de Sainte-Sophie, qui, avec ses colonnes de marbre, fut apportée de Constantinople, lors de la prise de cette ville. Les fameux chevaux de bronze qui semblent caracolier au-dessus du porche vinrent d'Athènes à Rome sous Néron, accompagnèrent Constantin à Byzance, et, après la chute de cette ville, au XIII^e siècle, ils suivirent les vainqueurs à Venise. Napoléon les fit transporter à Paris et placer sur l'Arc de Triomphe du Carré ; mais en 1815, ils furent ramenés à Venise, d'où il y a chance pour qu'ils ne bougent plus désormais.

Le Campanile complétait l'agencement décoratif de la place Saint-Marc, comme l'aigrette de pierres au turban des califes. Il s'élevait à une centaine de pieds de l'église. Sa construction remontait à 888. On l'avait reconstruit en 1329. La galerie des cloches avait été refaite en 1512, par Bartolomeo Buono, et l'ange d'or qui la surmontait avait été remplacé en 1517. La tour avait exactement trois cents pieds. Elle dominait tous les édifices de la ville, et le premier soin des touristes était d'en faire l'ascension pour y jouir d'une vue incomparable, embrassant la cité dans son entier, les lagunes jusqu'au Lido, l'Adriatique, les Alpes aux neiges éternelles, les montagnes de l'Asurie et les monts Euganéens, qui, à l'horizon, vers Padoue, semblent des tentes gigantesques dressées dans la plaine.

Il faut avoir entendu les cloches vespérales sonner l'Angelus au sommet du Campanile. Toutes les autres cloches des innombrables églises vénitienes y répondent aussitôt, et c'est dans le ciel un des plus poétiques concerts qu'on se puisse rêver.

On accédait à la terrasse du clocher par une pente alisée à gravir. Les murs étaient couverts de milliers d'inscriptions témoignage du nombre incalculable de visiteurs qui avaient fait le même pèlerinage. Et maintenant, Venise sera pour longtemps privée d'une de ses attractions capitales. Mais il lui en reste assez. Dieu merci, pour attirer et retenir les étrangers qui s'y portent de plus en plus. Peu de gens résistent à son charme.

Montaigne pourtant, qui la visita vers 1580, ne s'"emballa" guère sur Venise. "Il disait l'avoir trouvée autre qu'il ne l'avait imaginée et un peu moins admirable." Le président de Brosses, à près de deux siècles de distance, fut déçu lui aussi, et la ville ne le surprit pas autant qu'il s'y attendait. Il la considéra avec une sorte d'indifférence.

Mais, à l'examiner plus attentivement, il convint qu'elle était au moins singulière.

Toutefois, il demeura injuste pour Saint-Marc, qu'il qualifiait d'"église à la grecque, basse, impénétrable à la lumière, d'un goût "misérable", tant au dedans qu'au dehors, couverte de sept dômes revêtus en dedans de mosaïques à fond d'or, qui les font ressembler bien mieux à des chaudières qu'à des coupôles." La seule chose qu'il daigna admirer dans tout l'édifice fut le groupe de quatre chevaux de bronze attribués à Lysippe.

Plus tard, la Malibran s'en prit aux gondoles munies de leur "felze", qu'elle comparait alors à de petits "catafalques."

On prête à Guy de Maupassant une boutade amusante, lorsqu'on lui fait dire qu'à Venise "on s'em-



L'escalier des doges dans la cour du palais ducal



Le palais des doges et le pont de la Paille



L'église San Zaccaria

La colonne du lion de Saint-Marc sur la Piazzetta

barque dans des cercueils pour naviger sur des égouts."

M. de Montesquieu a témoigné plus récemment quelque mauvaise humeur à l'égard de Venise, et il a qualifié quelque part les palais vénitiens de "vieux pâtras et vieux patatras."

Mais Venise a été bien vengée de ces quelques dédains par le tribut d'admiration que tant d'autres lui ont apporté. Byron, Musset et George Sand furent, on le sait, parmi ses plus fervents.

Et comme il a su la voir et la dépendre dans "Le Feu", Gabrielle d'Annunzio ! Il est vrai que c'est un Italien, celui-là.

Mais d'autres l'ont comprise aussi et sentie de façon à en communiquer la cuite à ceux même auxquels il n'a pas été donné de l'admirer. Et ce cuite, plus répandu que jamais, ne réussit pas à rendre banales cette cité sans pair, vers laquelle pèlerinent chaque année des admirateurs de tous les pays. Il devient de mode, en certains milieux, d'avoir son palais à Venise, et quelques personnalités françaises privilégiées de la fortune se sont offert ce luxe. Me Cléry ne fut-il pas un des premiers à être domicilié sur les rives du Grand Canal, au palais Fangioli ?

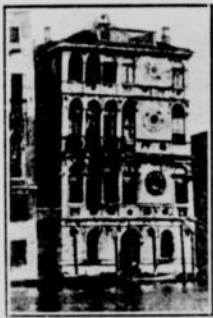
A cette époque on avait, dit-on, un palais pour un morceau de pain. Depuis, les amateurs ayant été nombreux, les prix ont monté, et la princesse de Polignac, qui rêvait de résider dans le Palazzo Montecuculli les fêtes de la Renaissance, a dû délier largement les cordons de sa bourse pour l'acquérir. C'est aussi pour



Le Ca d'Oro, le plus beau palais du Grand Canal

une somme considérable que le "Dario", l'une des plus belles demeures historiques vénitiennes, est devenu la propriété de la comtesse de Baume-Puyvelin. Encore n'a-t-elle eu, pour le prix, que les quatre murs, et Dieu sait ce qu'il a dû lui en coûter pour y restituer une ornementation intérieure d'une grande beauté artistique.

Et la Ca d'Oro, le plus riche palais du Grand Canal, n'a-t-elle pas été



Le palais d'Orto

vendue 400,000 francs. Et l'on conte qu'elle ne tenait plus debout et qu'il a presque fallu la reprendre pierre par pierre.

Nombre d'autres demeures vénitiennes sont occupées par des étrangers : le palais Barbari, par M. Curtis ; le palais Barbarigo, par M. et Mme Eden ; le Rezzonico, par M. Browning, le fils du poète ; la Casetta-Rossa, par le prince de Hohenlohe-Waldenburg ; le Loredan, par don Carlos ; le Cavalli, par le baron Franchetti ; le Capello, par Lady Lyard ; mais la liste en serait trop longue pour la poursuivre.

Je ferme les yeux et je me retrouve, avec mes premières impressions de voyage, dans cette idéale Venise de nos rêves les plus dorés et de nos plus romantiques amours. Ou plutôt, je transcris ces notes en route au verso du merveilleux album des "Calli et Canali", que n'a si gracieusement offert le comte de Ongania, un éditeur ou un artiste, je ne sais, mais le plus traditionnaliste des descendants d'Alde Manuce, à ce bon coin de la "Piazzetta", d'où nous ne verrons plus ce Campanile d'antan, qui semblait arborer, sur l'or du ciel et celui de ses pierres, l'enseigne de Venise intégrale à la beauté : — "Venezia bella." En route donc !



Le Rio Santa Marina

Aussitôt que l'express eut quitté la station de Mestre, il s'engagea dans la lagune, sur l'étrouffée fantastique des rails par lesquels nous touchions

encore à la terre ; à moins que cette double ligne de métal ne servit de cordage aérostatique à la voiture ou au ballon qui nous portait vers l'inconnu, entre les eaux bleues de la mer et l'espace azuré du ciel. L'image d'une gondole flottant sur l'eau pouvait être prise pour telle. gauche et à droite, sous les glaces du coup qu'elles rasaient presque de leurs grandes ailes en nous éblouissant de leurs reflets neigeux, des floconnées de goélands et de mouettes passaient, en compagnie des barques, Venise scintillait dans le fond, rouge et dorée en pleine mer et en plein bleu, comme un semis de rubis et de topazes dans un plat de majolique ancienne. Pourquoi n'étions-nous pas aussi anciens et ne voyagions-nous pas en brigantin ou en tartane de l'autre siècle, accoudés à la proue et regardant se lever lentement la magicienne et la maîtresse dans les opales de l'aurore ou les incarnats du couchant ?

La machine siffla lugubrement. Déjà nous étions à Venise. Si le rêve si doucement commencé là-bas, au bord de la lagune, finirait-il si tôt ? Honteuse de sa présence tapageuse et fumeuse dans la ville du silence et de la couleur, la locomotive recula aussitôt qu'elle nous eut déposés à la hauteur du "Canal Grande", devant une nuée de gondoles, noires comme des hirondelles et tout aussi légères.

Rien que le temps de traverser la gare aux dalles blanches et huilées, où le pied glisse. Un coup d'oeil à la bibliothèque, où une nouveauté retardative est celle que Paris mande encore à Venise, avec les lettres de "George Sand à Alfred de Musset". Je les achète, je les effeuille et, m'imaginant que je suis à l'automne de 1833 et que je viens de rencontrer ici les deux derniers amants qu'eut la cité de Desdémone, je dis au gondolier, haut perché sur l'arrière de sa gondole, qui, un pied en l'air et



Intérieur de l'église St-Marc

la rame à la main, me demande la "Ca" ou maison où je désire descendre :

— Hôtel Danieli, pont des Esciavons !

Existe-t-elle encore ? Je l'ignore. Mais à quoi servirait Venise si elle n'avait d'auberges que celles que tout le monde fréquente ? Je n'en veux même d'autres, pour ma journée de vagabondage romantique, que celle de ses "Calli et Canali", dont l'album d'Ongania m'a révélé les charmes. N'ayant qu'une gondole pour voiture dans cette heureuse ville, qui ne connaît jamais les motocycles, et, de chevaux, n'aura jamais ceux de Byzance, qu'elle conserve en bronze aux frises extérieures de Saint-Marc, depuis 1454, je veux errer de porte en porte, et demander aux plus vieilles leurs plus aimables souvenirs. Si la nuit me surprend, je coucherai sous les ponts, qui me raconteront encore des histoires.

A vrai dire, sur ce "Canal Grande", — qui fut à Venise son Grand Boulevard quand elle eut ses grands boulevardiers, — je laisse zigzaguer ma gondole où mon hirondelle ne rasant que d'une aile paresseuse cette eau de veours noir et cette double enfilée de palais patinés par le temps, l'un servant aux autres de miroirs clairs où ne transparaît à mes yeux, je l'avoue, aucune de ces ombres sinistres que m'avaient promises les chroniques diffuses d'un Sanudo ou les bons mots d'un Gonzague menaçant l'Arétin, "par le Christ, de lui faire donner dix coups de poignard en plein Rialto." Précisément, voilà le Rialto et, sous le pont, de poignards je ne vois que ceux qu'y silhouette la proue de la gondole montée en manche de violon, comme pour l'accompagnement d'un bal.

Venise fut-elle jamais autre chose qu'un bal ? Et les drames qui se commirent dans cette foire de l'amour, perpétuellement ouverte sur ses eaux, connurent-ils d'assassinés intimes par la main gantée d'une femme ? Pour son compte, George Sand en demande douze paires à Musset dans une de ses lettres que j'effeuille sous la capote noire de la gondole : "Voici les petits objets que je te prie de m'envoyer : douze paires de gants glacés, deux paires de souliers de satin noir et deux paires de maroquins noir, chez Michiels, au coin de la



Rio et palazzo Albrizzi

rue du Heider et du Boulevard. Tu lui diras de les faire un peu plus larges que les derniers ; j'ai les pieds enflés, et le maroquin de Venise est dur comme du buffle. Un quart de patchouly, chez Leblanc, rue Saint-Antoine, en face le No 50. — Ne te fais pas attraper : cela vaut deux francs le quart, Marquis le vend six francs.."

Pauvre Alfred ! Pauvre nous ? Ah ! "poveri

ohime !" Cependant que la barque des deux amants descendait jusqu'au palais des Doges et jusqu'à l'hôtel Danieli qui y voisinait, un autre grand voyageur s'arrêtait, ce même automne et ce même jour peut-être de l'année 1833, à l'hôtel de l'Europe, dont je vois, en passant, la façade non loin du pont Rialto.

C'était un solitaire et, amoureux à sa façon, il y avait donné rendez-vous à la duchesse de Berry, qui ne s'y rendit pas. Châteaubriand, — car c'était lui, — aurait-il le goût de passer après tant d'autres ? même après Deust ? Non, mais il voulait faire passer, avant Charles X, Henri V, qui ne passa pas même après Napoléon III. Mais si Châteaubriand ne rencontra pas à Venise l'héritier du trône de France et sa mère, il eut la fortune d'y retrouver la mémoire de Lord Byron et de J.-J. Rousseau ; et cette rencontre ne fut pas d'une petite valeur pour un écrivain plus amoureux d'une page bien écrite que d'une femme bien faite. La "Margherita Cogni", cette populacière du "Mercato", dont Byron ne sut jamais tirer une mistress au palais Mocenigo qu'ils habitèrent ; et la "Zuletta", cette "Locandiera" de San Zeno, que Jean-Jacques se garda bien d'enlever à son auberge, servirent du moins à Châteaubriand pour une étude des contrastes où se plaisait ce froid cultivateur des comparaisons marmoréennes, à l'usage des amants classiques. Mais c'est bien d'amants romantiques qu'il s'agit, avec George Sand et Alfred de Musset ; et leur gondole a touché barre en même temps que la mienne, à l'hôtel Danieli, où je vais chercher ce qui reste de leur histoire.



Rio San Trovaso



Un campo vénitien

Ah ! belle vieille Venise, de tant de célébrités disparues, combien de campaniles tombés, avant celui de la "Piazzetta" !

Grâce aux illustrations que nous publions, nos lecteurs auront un ensemble fort curieux des plus beaux aspects de la ville des Doges ; ceux qui déjà la connaissent retrouveront des impressions inoubliables et ceux qui n'ont pas eu la joie d'en contempler les beautés en auront un séduisant aperçu d'après ces artistiques documents.

A. B.

LE GRAND OPERA DE PARIS

La reprise de la saison théâtrale à Montréal évoque naturellement le spectacle de ces théâtres européens, si beaux, si luxueux, qu'ils rivalisent comme éclat avec les plus riches palais qui soient dans le monde.

Il n'est pas un étranger, de passage à Paris, qui n'inscrive sur son carnet de voyage la soirée obligatoire à l'Académie nationale de musique. C'est là, en effet, un spectacle de haut goût, réunissant tous les plaisirs que les arts peuvent nous donner : salle d'une incomparable richesse, décors splendides, orchestre de premier ordre, chanteurs excellents, ballets et divertissements délicieusement suggestifs. Comment un tel ensemble d'attractions n'attirerait-il pas le public artiste ou élégant des deux mondes ?

Du monument lui-même, je ne dirai rien aujourd'hui ; seuls les côtés artistique et administratif me retiendront. Euterpe et Terpsichore, comme auraient dit nos aïeux, suffiront largement à remplir ces pages.

L'administration de l'Opéra comprend toute une série de fonctionnaires ; le mot est exact, car ils relèvent du ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts.



Caravane Cook devant l'Opéra

L'administration de l'Opéra comprend, outre ses directeurs, un archiviste, un archiviste adjoint, un bibliothécaire, un bibliothécaire adjoint, un chef de la comptabilité, un caissier et plusieurs employés subalternes.

Le théâtre actuel de l'Opéra, bâti par l'architecte Garnier, contient 2,156 places. Ses recettes les plus élevées peuvent atteindre \$5,000, mais ce chiffre est rarement obtenu. La plus forte de l'année 1897 a été seulement de \$4,506, avec les "Maîtres chanteurs". Le chiffre annuel des représentations étant de 192, la moyenne des recettes s'élève donc à \$3,360 environ. Or, les charges imposées à la direction actuelle, et dont nous parlerons plus loin, font monter le chiffre des dépenses à \$4,200 à peu près par représentation. Il y aurait donc perte pour les directeurs de l'Opéra, si la subvention de \$160,000 donnée par l'Etat ne venait rétablir l'équilibre budgétaire.

L'Académie nationale de musique a deux genres d'artistes : les sédentaires, engagés à l'année, et les autres, payés au cachet pour un certain nombre de représentations. Van Dyck, pour le répertoire wagnérien, Tamagno, le célèbre ténor italien, sont venus en ces derniers temps faire consacrer leur renommée par le public parisien. Il y a peu d'années, Mme Adolina Patti vint créer à l'Opéra le rôle de Juliette.

Mais notre sympathie va à la troupe sédentaire, à ces excellents artistes qui, durant l'année entière, — sauf les quelques semaines de congé annuel, — égrenent, pour notre joie artistique, les rôles de leur répertoire. Ceux-là nous donnent le meilleur de leurs forces et de leur talent, et notre souvenir les suit encore lorsque leur voix qui tombe et leur ardeur qui s'éteint les contraignent à rentrer dans la vie privée ; la plupart, d'ailleurs, deviennent d'excellents professeurs.



Scène de ballet de 1841



Scène de ballet de 1841

La création des œuvres nouvelles est natu-

rellement confiée aux plus éminents artistes de l'Opéra, et l'on atteint alors à une exécution hors ligne ; c'est ainsi que "les Maîtres chanteurs" de Wagner, ont été interprétés avec une perfection qui n'a été égalée nulle part, même à Bayreuth, grâce à la pléiade de chanteurs qui s'appellent : Alvarez, Renaud, Delmas, Gresse, Vagnon, Bartet, etc., et à Melle Bréval et Grandjean.

Les chœurs de l'Opéra forment un auxiliaire important dans tout théâtre lyrique ; dans certaines œuvres, comme "les Maîtres chanteurs", leur rôle est prépondérant. Guidés par MM. Mestre et Blanc, les chœurs de l'Académie nationale de musique marchent bien ; les choristes hommes sont un nombre de soixante, avec quarante choristes dames.

L'orchestre est composé habituellement de quatre-vingts musiciens, — en certaines circonstances, ce chiffre va jusqu'à cent, — tous choisis au concours, et tous, ou presque tous, professeurs connus. Aussi, l'exécution orchestrale est-elle parfaite lorsque ces messieurs veulent s'en donner la peine, c'est-à-dire dans les jours de solennité, où la critique les guette.

Une des attractions de l'Académie nationale de musique est son corps de ballet. La danse a été de



Le grand escalier

tout temps en honneur à l'Opéra, soit qu'elle se trouve intercalée dans une œuvre lyrique, — elle est alors un divertissement, — soit qu'elle forme le fond d'une œuvre spéciale : celle-ci prend alors le nom de ballet ou de ballet-pantomime.

Le chef actuel du corps de ballet avait dirigé l'école de danse de Saint-Petersbourg et se trouvait maître de ballet à Bruxelles, lorsqu'il fut appelé à ces délicates fonctions à l'Opéra, en remplacement de Mérante. Il s'acquitte de sa lourde tâche avec toute la conscience possible et souvent avec bonheur ; ce n'est pas chose facile, en effet, de régler toute la partie chorégraphique d'une action en plusieurs tableaux.

Le corps de ballet — côté féminin — contient des étoiles, des sujets, des coryphées, des quadrilles, et les jeunes personnes de la petite classe. C'est toute une hiérarchie parfaitement organisée.

Deux étoiles de première grandeur brillaient, en ces derniers temps, au firmament chorégraphique de l'Opéra : Melle Rosita Mauri et Subra. La première a pris sa retraite il y a



L'escalier un soir de bal masqué



La scène

quelques années ; c'était une danseuse de tempérament, mais aussi de fantaisie ; la seconde représente la danse française classique dans toute sa séduction. Aujourd'hui, d'autres étoiles ont apparu et maintiennent dignement le renom de la chorégraphie française.

Les coryphées, au nombre de vingt, forment la seconde troupe de ligne du corps de ballet, celle en laquelle on puise pour prendre les sujets. Elles ont pour professeur Melle Théodore, une danseuse jadis fort remarquable.

Les quadrilles se divisent en deux classes : les demoiselles du premier quadrille et celles du second quadrille, chacun au nombre de vingt.

Enfin, viennent les quarante jeunes personnes qui forment la petite classe et sont la pépinière d'où sortiront les futures étoiles.

Le côté masculin du corps de ballet n'a plus l'importance d'autrefois ; cependant, quelques danseurs, comme MM. Vasquez, Ladam, de Jorla, Ajas, gardent les traditions de cette vieille école française, jadis si célèbre, et qui a produit les Vestris, les Perrot, les Petipas et les Mérante. Vingt danseurs complètent ce côté du corps de ballet.

Le public se doute peu, en voyant évoluer, le soir, gracieuses et légères dans leurs jupons de gaze, les jeunes personnes du corps de ballet, de la somme de travail et d'effort qu'il a fallu pour en arriver là. On se montre telle ballerine célèbre, dont les diamants scintillent sous les feux de l'électricité, on envie presque son sort, comme si ses jours avaient été tissés d'or et de soie, comme s'ils ne cachait pas de longues années de labeur et parfois de misère.

"On croit généralement, a écrit le marquis de Boigne, il y a cinquante ans, qu'à l'Opéra les danseuses passent leur vie à rire, boire, manger, s'amuser et danser. Pauvres femmes ! Elles ne vivent que pour travailler, entasser, manger du veau froid et méditer des bravos.

"O danse, dit encore le même auteur, art abîmé, art jaloux qui atrophie le corps, l'esprit et le cœur au profit des jambes ! Cette vie de danseuse que les Boétiens se figurent si enivrante, si échevelée, leurs propres et légitimes femmes ne s'y condamneraient pas."

Une courte biographie de la vie de la danseuse éclairera les interjections du marquis de Boigne.

Les jeunes personnes que leurs mères destinent à la danse ne doivent pas avoir plus de sept à huit ans. Elles entrent — après examen — dans la classe de Melle Bernay, chargée de leur éducation. Pendant six ou sept ans, ces pauvres enfants doivent venir, tous les

jours, sauf les dimanches, prendre leur leçon, fort dure au début, car il faut assouplir des membres rebelles. Pendant tout ce temps, elles n'ont que l'espérance d'un avenir plus ou moins doré, car elles ne gagnent rien, sauf les soirs où leur concours est nécessaire, comme dans le ballet de "L'Étoile" ; elles touchent alors un cachet de cinq francs.

Vers l'âge de treize ans, les fillettes sont dégrossies et passent alors dans le second quadrille ; puis, quelques mois plus tard, dans le premier quadrille, pour devenir ensuite coryphées et, enfin, petits sujets. Ces avancements successifs se font après examen, et le jury, choisi parmi les personnes compétentes, se montre sans pitié pour les incapables.

C'est vers la vingtième année que les ballerines de l'Opéra obtiennent le grade et le titre de sujet, c'est-à-dire après un travail ininter-



Danses anciennes



Danses anciennes

rompu de douze à treize années, pendant lesquelles se succèdent, à en perdre haleine, leçons, répétitions et représentations. Désormais, ces demoiselles ont l'avantage d'avoir une loge à elles, ce du moins une loge pour deux, où elles peuvent recevoir les respectueux hommages de leurs admirateurs et amis.

Mais ce n'est pas fini de leur vie de travail. Les sujets continuent leurs études quotidiennes dans cet art exquis, mais difficile, de la danse. Enfin, après plusieurs années d'attente — bien longues



Une artiste dans sa loge

encore — elles ont la faveur de pouvoir paraître seules dans des pas ou variations, et de recueillir les bravos de ce public, pour le plaisir duquel elles travaillent depuis si longtemps.

On ne saurait parler du foyer de ballet, sans dire quelques mots de ce foyer de la danse, objet de rêves pour les jeunes éphèbes, qui se le représentent comme le harem d'un sultan ou comme l'éden terrestre peuplé des houris promises à ses fidèles par le Prophète.

De tout temps, le foyer de la danse a été le rendez-vous d'une élite riche et épicurée. Jadis, les grands seigneurs allaient y faire leur cour à la beauté sur laquelle ils avaient laissé tomber des regards bienveillants. Cette douce occupation, interrompue pendant la période révolutionnaire, revint à la mode sous l'Empire ; mais vers la fin de la Restauration, le vicomte Soustène de La Roche-foucauld, lieutenant général des Menus Plaisirs du roi, eut la cruauté de supprimer toutes les entrées dans les coulisses de l'Opéra. Comment échappait-il au sort d'Orphée mis en pièces par les Ménades ? C'est ce que je ne saurais dire.



Le foyer en 1811

un beau soir, un faune d'une ressemblance frappante avec un duc célèbre. Il se tenait auprès d'une jeune et belle naïade et la contemplait avec tant d'attention qu'il ne voyait pas les regards curieux et narquois de certains habitués des loges. Le directeur lui-même, étonné de la belle prestance et de la noble figure de ce faune inconnu, courut, à la fin de l'acte, lui demander des explications. Chose singulière, après deux minutes d'entretien, le directeur se découvrait et s'inclinait respectueusement devant ce mystérieux figurant. Il n'y avait plus à en douter. L'amour avait inspiré au grand seigneur la sublime résolution de se vêtir d'une peau de faune pour se rapprocher de la belle naïade.



Le foyer de la danse

L'ukase malheureux du surintendant n'eut pas de durée ; les abonnés purent bientôt revenir dans les coulisses et, depuis lors, le foyer de la danse n'a pas cessé d'être un lieu "sélect" de rendez-vous, une sorte de salon spécial où passe et

défile l'élite des gens du monde, des diplomates, des hommes de lettres, des critiques musicaux, voire des têtes couronnées. Il n'est pas, en effet, un souverain étranger, pas un ambassadeur, pas un ministre



La classe de danses : Les petites

ne viennent visiter ce coin renommé de l'Opéra, décrié de ceux-là seuls qui ne le connaissent pas.

C'est une erreur de croire que tout ne s'y passe pas correctement. Parmi les ballerines, les unes préudent par des exercices à leurs entrechats en s'appuyant sur les barres mises à leur disposition ; d'autres, mollement assises sur des canapés — au-dessous des tableaux peu vêtus de M. Boulanger — causent discrètement avec des messieurs en habit noir, tandis que, ça et là, éclatent des rires perlés. Un inconnu qui se glisserait au foyer de la danse ne trouverait personne à qui parler, s'il n'avait avec lui un obligeant Mentor, car, pour avoir l'honneur d'un entretien avec ces dames du corps de ballet, il faut leur avoir été présenté.

On prétend que le foyer actuel de la danse a un peu perdu de son prestige d'autrefois ; on y vient moins et on y cause moins. Sans doute, y a-t-il du vrai dans cette assertion ; néanmoins, les soirs de première, ce coin de l'Opéra reste un salon curieux, une sorte de kaléidoscope vivant d'un très particulier parisianisme.

Mais ne nous attardons pas davantage au foyer de la danse, et revenons sur la scène, pour voir comment se monte un opéra sur le grand théâtre lyrique de Paris. Ce n'est pas chose toute simple, car c'est tout un monde qu'il faut mettre à la fois



Scène de bal masqué

en mouvement : artistes, choristes, danseurs et danseuses, décorateurs, costumiers, machinistes, musiciens, etc. On comprendra après cela qu'il faut trois mois pour mettre sur pied une oeuvre lyrique en quatre ou cinq actes. Jadis, on en mettait le double et le triple. Les répétitions commencent séparément aux divers foyers pour les artistes et les choristes, hommes et dames, sous la direction des chefs de chant et des chefs des chœurs. Lorsqu'après une longue série de ces études préliminaires, les ensembles paraissent devoir bien marcher, on répète au piano sur la scène. Pendant ce temps, les décors sont entre les mains des décorateurs et le maître de ballet initie son personnel au divertissement intercalé dans presque toutes les oeuvres lyriques. Alors, les répétitions générales commencent, d'abord sans décors, puis avec les décors. Enfin, au dernier lieu, les costumes remplacent les habits de ville, et la dernière répétition générale se fait en présence de la critique, d'amis et d'invités.

Le luxe de la mise en scène est de tradition à l'Opéra ; aussi, la dépense occasionnée par une oeuvre nouvelle est-elle toujours considérable.

L'opéra qui a coûté le prix le plus élevé, est "la Dame de Montsoreau" ; \$64,000. La moyenne des opéras se chiffre donc par une dépense de \$30,000 ; on comprend, après



Aux abonnés

cela, qu'un directeur y regarde à deux fois avant de mettre à la scène une oeuvre destinée à faire une pareille brèche à sa caisse.

Si la direction de l'Opéra a toujours été chose difficile, c'est bien de nos jours, et surtout depuis l'ouverture de la salle actuelle, gouffre énorme, foie absurde où ont été entassés plus de soixante millions et dont l'entretien est ruineux. Deux chiffres en donneront une idée : le balayage coûte \$7,300 par an — soit vingt dollars par jour — et le chauffage, \$18,000 environ.

A l'heure actuelle, le bilan de l'Académie nationale de musique de Paris se chiffre de la façon suivante : les dépenses sont de \$4,200 par représentation.

Voyons maintenant les recettes. Les abonnés apportent un revenu à peu près fixe de \$360,000 ; en y joignant la subvention de \$160,000 donnée par l'Etat, on trouve un chiffre de \$520,000. Il faut donc que le public amateur apporte un contingent minimum de \$320,000, pour que le budget de l'Opéra soit en équilibre.

Les quatre millions de francs formant le budget de l'Opéra — et sur lesquels certainement un million est apporté par l'étranger — servent à l'entretien de nombreuses familles ; 1,280 personnes émargent à la caisse de l'Opéra ; la majorité est composée de gens mariés, de sorte qu'on est bien près de la vérité, en comptant que 3,000 personnes vivent directement de l'Opéra ; mais, en dehors de ce personnel fixe, nombre d'autres dépendent du budget de l'Académie nationale de musique le plus clair de leurs revenus : peintres, décorateurs, copistes, costumiers, etc. On peut affirmer, sans crainte d'exagération, que 6,000 à 7,000 personnes seraient sans ressources le jour où l'Opéra serait fermé. Et nous ne comptons pas les dépenses de voitures, toilettes et autres faites par le public qui vient à l'Opéra, car ici nous tombons dans l'inconnu.

Il faut donc reconnaître que l'Académie nationale de musique de Paris est une source précieuse de revenus pour le monde des travailleurs, tout en étant une des plus hautes expressions de l'art sous ses diverses formes et en restant une sorte de salon de bonne compagnie.

Aussi ce rêve de démocratiser l'Opéra nous a-t-il toujours paru une étrange utopie ; si jamais on tentait sérieusement de le réaliser, ce serait sa ruine. L'Opéra est essentiellement un objet de luxe et il ne peut vivre qu'en restant une réunion de toutes les aristocraties. Les abonnés — véritable



La Korrigan



Le foyer du public



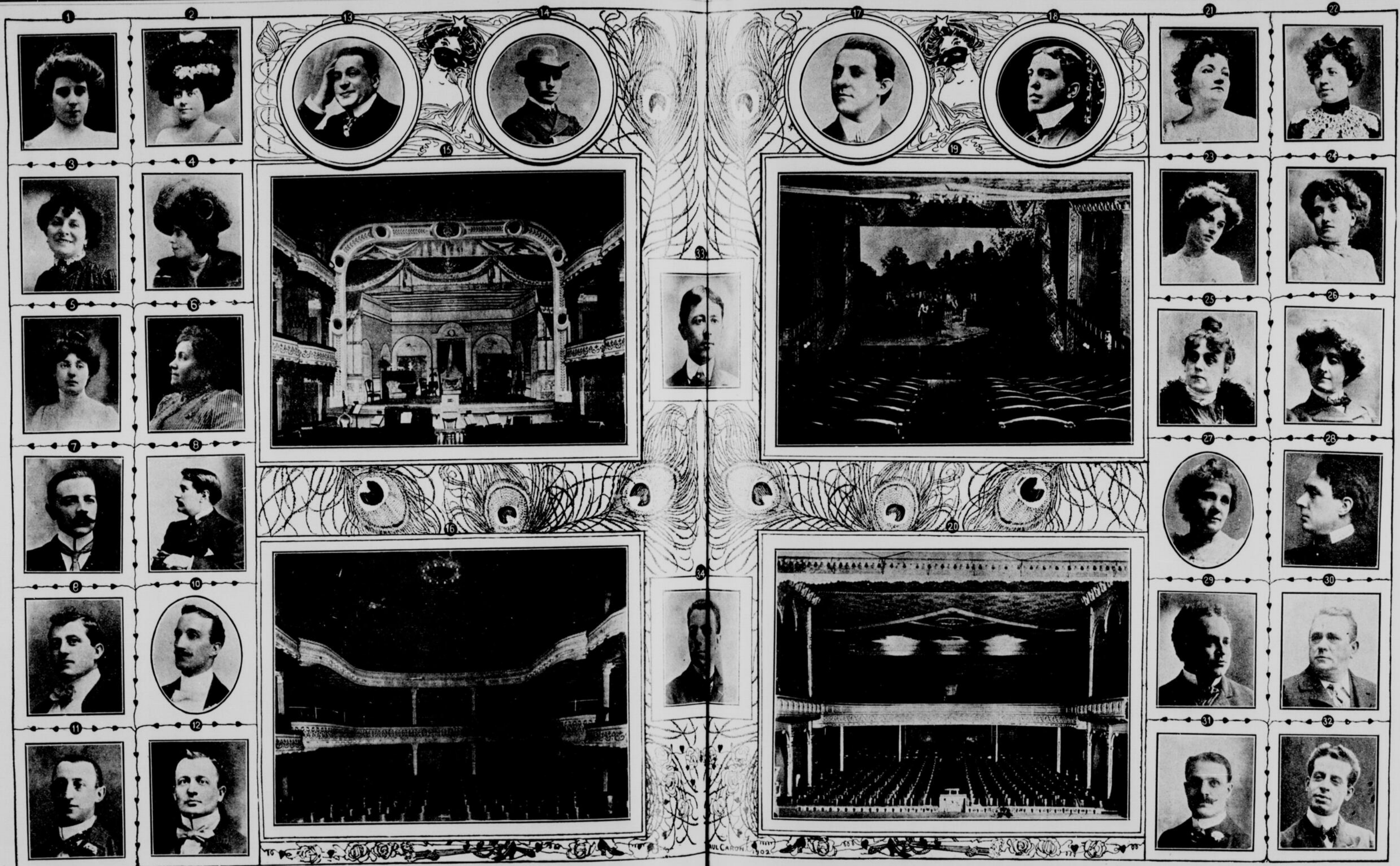
Le foyer du public

livre d'or de la société parisienne — apportent ce cachet de bon ton et de haute élégance, qui est la marque de cette grande scène lyrique. Et c'est vraiment un régal pour les yeux, de regarder la salle de l'Opéra un soir de solennité, où les toilettes sont plus brillantes, où la coquetterie féminine étend son empire jusqu'au dernier amphithéâtre.

En vérité, c'est un spectacle unique pour les yeux, une vraie fête pour une âme d'artiste, qu'une solennité à l'Académie nationale de musique de Paris.

GEORGES DE DUBOR.

ALBUM UNIVERSEL



LA SAISON THEATRALE A MONTREAL EN PLEINE ACTIVITE

LES BRILLANTS ARTISTES, ET LES SCENES ET SALLES DES DEUX PLUS SPACIEUX THEATRES FRANCAIS DE LA METROPOLE DU CANADA : LE THEATRE DES NOUVEAUTES ET LE THEATRE NATIONAL-FRANCAIS.

THEATRE DES NOUVEAUTES : — 1. Mlle Marguerite d'Arbely, premier rôle. — 2. Mlle Meissonnier grande coquette, (Photo. Laprés et Lavergne). — 3. Mlle Clara d'Artigny, coquette et second rôle, (Photo. Richard). — 4. Mlle Paulé Lola, ingénue. — 5. Mlle Debruyne, soubrette, (Photo. Laprés et Lavergne). — 6. Madame Jeannin, duègne. — 7. M. Dhavrol, grand premier, (Photo. Laprés et Lavergne). — 8. M. Guiraud, jeune premier rôle, (Photo. Laprés et Lavergne). — 9. M. Turcane, jeune premier comique, (Photo. Laprés et Lavergne). — 10. M. Méry, comique en tous genres. — 11. M. Frankel, domestique, (Photo. Laprés et Lavergne). — 12. M. Berton, second rôle, (Photo. Laprés et Lavergne). — 13. M. Kelm, administrateur de la scène et premier comique. — 14. M. Darcy, régisseur et comique en tous genres, (Photo. Laprés et Lavergne). — 15. La scène des Nouveautés, (Photo. Laprés et Lavergne). — 16. La salle des Nouveautés, (Photo. Laprés et Lavergne).

THEATRE NATIONAL FRANCAIS : — 17. Paul Cazenève, directeur artistique, (Photo. Richard). — 18. M. Palmieri, régisseur, (Photo. Richard). — 19. La scène du Théâtre National Français (Photo. Richard). — 20. La salle du Théâtre National Français, (Photo. Richard). — 21. Madame Blanche Richard. — 22. Mlle Brémont, (Photo. Richard). — 23. Mlle M. Audlot, (Photo. Richard). — 24. Mlle Vertuelli, (Photo. Richard). — 25. Madame Soulier, (Photo. Richard). — 26. Mlle Henriette Moret, (Photo. Richard). — 27. Madame Nozière. — 28. M. Henri Nangys. — 29. M. J. P. Fillon, (Photo. Richard). — 30. M. Soulier, (Photo. Richard). — 31. M. Julien Daoust, (Photo. Richard). — 32. M. Elzéar Fanel, (Photo. Richard). — 33. M. Villeral, (Photo. Richard). — 34. M. Godeau, (Photo. Richard).



FIG. 1.

Robe de cachemire noir avec double volant et col en crêpe. Gilet et cravate en crêpe.

FIG. 2.

Robe en crêpe de Chine noir, avec bande de gul-pure noire en gros plis devant. Rubans noirs mâts à la jupe et au corsage.

FIG. 3.

Robe de cachemire de l'Inde, noir, avec col et tunique de crêpe.

FIG. 4.

Robe de drap noir, col et gilet en mousseline de soie noire plissée, galon noir avec un léger motif blanc.

TOILETTES DE DEUIL

UN PROJET INTERESSANT

LA DISTRIBUTION MECANIQUE DES BAGAGES DANS LES GARES

On sait que nos compagnies de chemins de fer canadiennes ne sont nullement en arrière — bien loin de là — des autres pays, sous le rapport de l'esprit d'entreprise et de la bonne administration. C'est ainsi qu'on attribue au Pacifique Canadien l'idée d'installer dans ses somptueuses gares de Montréal une distribution mécanique de bagages.

Qui de nous ayant tant soit peu voyagé n'a pas eu à se plaindre de la manutention des bagages à l'heure des trains, ou de la porte momentanée de ses colis parmi l'amas général de coup de feu ?

Un grincement, plus ou moins étouffé, dû à la pression des freins ; le train ralentit et s'arrête sous les grands halles vitrés ; aussitôt, voyageurs et voyageuses revenant de la plaine ou de la montagne, de la forêt ou de la mer, descendent et se hâtent vers la "salle des bagages", afin de retirer leurs malles ou leurs valises avant qu'un trop grand encombrement de colis ne rende très longue et très compliquée cette opération, si simple. Mais ni caisses, ni malles, ni valises, n'ont encore été apportées sur les longs comptoirs aux bandes d'acier qui servent à la distribution des bagages. Les hommes d'équipe les débarquent du fourgon avec une sage lenteur et une méthodique brutalité. Il serait injuste, d'ailleurs, de leur en savoir mauvais gré. Le manutention de plusieurs centaines de milliers de livres par journée est peu fait pour donner aux membres souples et légères.

Bref, les bagages, où la voyageuse p'la si solennement sa lingerie fine et ses chapeaux légers, où le voyageur enveloppa et plaça méticuleusement quelques objets rares recueillis au cours de ses excursions, sont empilés sur les chariots, traînés, et jetés, sans beaucoup de ménagements, sur les comptoirs, où ils s'entassent dans un désordre qui n'est nullement un effet de l'art. Le rôle du voyageur ou de la voyageuse, jusqu'à ce moment forcément passif, devient alors des plus actifs. Brandissant son bulletin, il court d'un colis à l'autre sans retrouver les siens, passe parfois et repasse devant eux sans

les reconnaître, interpelle ces hommes d'équipe qui ne peuvent mais, sollicite les employés de la douane, très affairés, de lui délivrer le visa nécessaire, et ne l'obtient pas sans difficultés, et enfin emporte jalousement son bien acquis de haute lutte, après d'épuisantes discussions.

Ce système de distribution des bagages, appréhension du voyageur, est évidemment suranné et aussi peu en rapport que possible avec un mode de locomotion rapide et pratique tel que le chemin de fer. Il a donné lieu à des plaintes sans cesse renouvelées. Il fallait qu'une gare nouvelle fût construite sur un emplacement qui obligeât nos ingénieurs à un effort d'initiative pour qu'il fût totalement modifié et même transformé.

C'est ce qui s'est produit au moment de la construction de la gare terminus de la ligne d'Orléans, au quai d'Orsay.

Un certain nombre de visiteurs de l'Exposition de Paris, en 1900, savent, pour l'avoir traversée au moment même de son achèvement, que les rails y sont à 20 pieds contre-bas de la voie publique. C'est une gare à deux étages.

Cette disposition obligeait à prévoir tout un ensemble de communications rapides entre le sous-sol et le rez-de-chaussée. Pour les voyageurs, les communications sont assurées par de nombreux escaliers et par des ascenseurs. Pour les bagages, des aménagements spéciaux ont dû être établis.

Au départ, les colis pesés et enregistrés au rez-de-chaussée sont descendus au niveau des quais par des ascenseurs et des plans inclinés, qui les

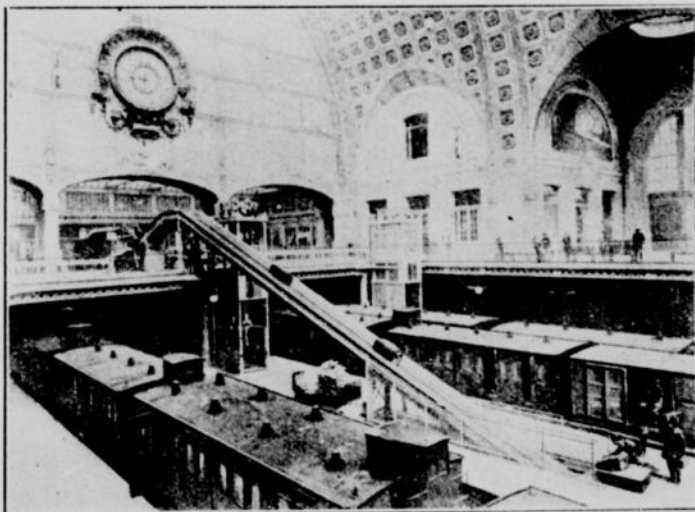
amènent rapidement en face des fourgons des trains en partance.

A l'arrivée, les bagages déchargés des fourgons sont très rapidement montés sur les tables de distribution, dans la salle précédant le vestibule de sortie, grâce à un ingénieux système de tapis roulants et de monte-charges. Pour en comprendre le mécanisme, il suffit d'en suivre la description sur notre gravure de la "coupe longitudinale" de la ga-



Coupe longitudinale montrant la disposition des tapis roulants à la gare du quai d'Orsay

re. Le long des trottoirs d'arrivée des trains, en A et en A', points à proximité desquels viennent s'arrêter les fourgons à bagages, — soit les deux fourgons avant et arrière d'un même train, soit chacun des fourgons de deux trains successifs, — partent en sens inverse deux rampes mobiles (ou tapis roulants) sur lesquelles on pose les colis au fur et à mesure de leur déchargement et qui les amènent en quelques instants à l'étage supérieur.



A la gare du quai d'Orsay à Paris ; Les bagages à l'arrivée d'un train

sur une petite plate-forme B. De là, ils sont distribués, à droite et à gauche, par des employés, pour continuer leur route sur des rampes mobiles horizontales qui encadrent l'ensemble des tables de distribution. Au droit de chaque table, un employé enlève au passage les colis qui lui sont destinés, ce qu'il reconnaît à leur numéro d'enregistrement ; la répartition a lieu, en effet, sur chaque table, comme déjà dans d'autres gares, suivant le dernier chiffre du nombre représentant ce numéro d'enregistrement ; il y a, par suite, dix tables de distribution disposées parallèlement. Enfin, un jeu d'ascenseurs, indiqués en D, permet de monter les colis qui, — comme les bicyclettes, — ne peuvent emprunter les rampes mobiles.

Quel que soit le moyen employé, les bagages arrivent ainsi très rapidement sur les tables de distribution, et les voyageurs qui sont sortis par l'escalier E n'ont presque plus à attendre pour en prendre livraison.

Souhaitons, pour l'agrément des voyageurs, — et le plus grand avantage de nos colis, — que ce mode de distribution mécanique des bagages soit adopté et généralisé dans nos gares principales.

Cette première éducation donnée par une mère tendre et vertueuse a toujours autant d'influence sur notre avenir que les qualités naturelles les plus précieuses.

NAPOLÉON III.

LES PLEURS DES ÉTOILES

Les chênes recueillis soupirent sous la lune ;
On entend palpiter un ruisseau diligent ;
Un grillon pince au loin sa lyrette d'argent
Avec sa patte brune.

Tous les petits oiseaux font des rêves heureux
Et le moucheron dort près de sa moucheronne ;
Un vieux pin, chatouillé par la brise, ronronne
Près d'un lac vapoureux.

Mais, quoique tout soit paix, soit bonheur et soit
[charme,

On voit des gouttes luire au cœur des liserons,
Comme si chaque étoile, en passant sur nos fronts,
Répandait une larme.

Quelle est donc la douleur qui fait pleurer les cieux,
Dans cette nuit de mai, si limpide et si douce
Où des couples heureux vont s'asseoir sur la mousse
Des bois silencieux ?

Étoiles, votre oeil blanc comme une pâquerette
A sans doute entrevu, du haut du firmament,
Les jours où le grillon qui chante en ce moment
N'aura plus sa lyrette !

Les jours où les oiseaux mourront dans les halliers,
Les jours où le vieux pin sera réduit en planches,
Les jours où les amants aux chevelures blanches
Se seront oubliés !

JEAN RAMEAU.

CONSEILS UTILES

Le sel blanc et le sel gris

Les ménagères croient habituellement que le sel gris sale plus que le sel blanc. C'est une erreur.

Le sel gris des marais salants de l'Ouest est du sel brut mêlé d'une faible quantité d'argile grisâtre. Il contient des sels de chaux et de magnésie qui lui donnent une saveur un peu amère et plus mordante que la saveur du sel blanc. C'est pour cette raison que le sel gris passe pour saler plus que le blanc ; la magnésie et la chaux qu'il contient en infime proportion ne sont du reste nullement nuisibles à la santé.

Mais il arrive souvent que le sel gris manque sur la place de Paris, où les sels blancs de l'Est et du Midi arrivent en grande abondance ; on les transforme alors en sel gris.

Voici comment procèdent les marchands en gros :

Le sel blanc est pelleté sur le sol du magasin avec un peu de boue ; le procédé est fort simple, n'est-ce pas, mais assez malpropre et nuisible à la santé pour que dans le doute on s'abstienne.

Renonçons donc absolument à faire usage de sel gris.

Le sel blanc fin de table peut présenter deux inconvénients fort désagréables l'un et l'autre : tantôt il se liquéfie, ce qui ne se produit que bien rarement ; tantôt il se prend en masses et forme de véritables agglomérations.

Tout d'abord, lorsqu'on a fait provision de sel fin, si petite soit-elle, il est nécessaire de le mettre dans un endroit un peu chaud, près du fourneau de cuisine, par exemple, afin que l'humidité s'évapore.

On le conserve alors dans un vase quelconque. Mais souvent le sel blanc forme un bloc compact, aussi dur que la pierre, et il faut avoir recours au pilon pour le réduire à nouveau en poudre fine. Pour éviter ce tte prise en masse, on recommande d'incorporer au sel fin de la glycérine anglaise chimiquement pure, et cela dans la proportion de 1 pour 200, c'est-à-dire que, pour 1 kilogramme de sel, il suffit de mélanger seulement 5 grammes de glycérine.

La glycérine est inoffensive ; du reste, on l'emploie couramment en médecine pour beaucoup de maladies, le diabète entre autres.



La reprise de la saison théâtrale donne une actualité saisissante à cette page, préparée par un homme qui s'y connaît de longue date en choses de la rampe.

Parmi tous les moyens que la nature a donnés à l'homme pour exprimer sa pensée, le regard est un des plus curieux et des plus variés. Il peut, dans une certaine mesure, suppléer la parole, et il y a des circonstances où il est même plus éloquent et plus pathétique. Ce n'est pas tant la grande mobilité de l'oeil, les combinaisons d'ouverture ou de fermeture des paupières, qui donnent à l'expression de quelques sentiments une force de persua-



Le regard qui rit.—Mlle Revel, dans Mireille.

sion ou de fascination considérable, qu'une sorte de puissance bien difficile à définir, mais néanmoins, bien réelle et qui, impalpable comme le rayon lumineux, existe cependant comme lui et se traduit en impressions précises. Si l'abus du mot ne portait pas à des exagérations vulgaires et à de banales interprétations, on pourrait dire qu'un fluide insaisissable pour tout autre organe que l'oeil émane du regard et permet l'échange muet mais clair des idées. Buffon, qui trouvait facilement des images rapides et très parlantes, a dit que l'oeil humain est un "toucher lointain." On ne peut mieux que par ces deux mots décrire le rôle des yeux dans la vie et indiquer le magnétisme des regards.

L'oeil est un extraordinaire instrument d'expression. On commence l'éducation des sourds-muets par les yeux, qui remplacent la gorge. Certains prétendent même que l'oeil serait bien supérieur aux cordes vocales et qu'on pourrait, en se servant de lui, avec quelques études méticuleuses, se composer un langage complet et parfait. Cette opinion est évidemment excessive, mais elle contient une part de vérité. L'oeil se meut dans toutes les directions; il est protégé par des paupières qui montent et descendent à volonté; l'arcade sourcilière est revêtue d'un tissu musculaire qui se contracte et se détend sans efforts. Il serait donc possible, en donnant un sens à chaque mouvement des yeux ou des parties du visage qui en dépendent, de se faire un code de signes facile à interpréter. La chose serait d'autant plus aisée que,



Le regard douloureux.—Mme Theodorini dans la "Navarraise."

sans nous être concertés, par la force de l'usage, nous accordons certains sens à certaines positions de l'oeil. Ce langage ressemblerait à celui que les sourds-muets adoptent avec les mains, mais il ne serait sans doute guère plus élégant. On sait que certains grecs se servaient, pour communiquer entre eux et tricher, d'un système de ce genre.

Si nous parlons de la possibilité d'un langage compliqué uniquement établi sur les mouvements des yeux, ce n'est point pour en recommander l'usage et créer ainsi une école de grimaces, mais bien pour indiquer que, grâce à sa richesse en muscles dépendant de la volonté, l'oeil humain est un organe supérieurement expressif.

Quoiqu'on ne puisse guère écrire les lois de leur influence, nous sommes tellement accoutumés à lire dans les yeux que nous déduisons d'un simple regard le caractère de nos interlocuteurs et de nos voisins. Il est, même possible, avec un peu d'habileté et d'habitude, de déterminer par les yeux la nationalité d'un passant. La conjonctive jaunâtre dévoile un nègre. Un Chinois a de petits yeux à fleur de peau et obliques, etc., etc.

L'oeil ayant de telles qualités d'éloquence, il n'est pas étonnant qu'il ait pris une place importante dans la littérature descriptive. Dans quel roman l'écrivain omet-il de nous renseigner sur les yeux de son héroïne? Ce serait un oubli impar-



Le regard étonné.—Mlle Firon de l'Opéra

donnable et contre toutes les règles. Les auteurs ne nous font grâce d'aucun regard de leurs personnages.

Qu'est-ce qu'un regard? Les dictionnaires restent muets ou demeurent dans la vague. Et cependant, le terme ne nous paraît ni étrange ni d'un sens obscur; au contraire, il nous semble peindre quelque chose de très concret et de très précis. Mais définit-on la lumière d'une façon plus satisfaisante? Nous savons fort bien ce que c'est sans pouvoir le dire et, par exception, en cette matière, il n'est pas vrai que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement.

Le regard féminin est beaucoup plus éloquent que celui des hommes. Il est généralement plus vivant, plus mobile, plus révélateur, et les exceptions confirment la règle. Les femmes parlent plus avec leurs yeux que les représentants de ce sexe, assez modeste pour se donner à lui-même l'épithète de laid. Elles ont des regards chatoyants où les lumières se combinent mieux pour refléter la sérénité ou les agitations intérieures.

Cette constatation, qui ne saurait échapper à un observateur attentif, est tout à l'avantage de la plus belle moitié du genre humain. Une des grandes supériorités de l'homme sur la bête étant de pouvoir communiquer et faire partager des sentiments, il est évident que disposer d'un instrument



Le regard innocent.—Mlle Lande, rôle d'Agnès dans "l'École des Femmes."



Le demi-sourire.—Mlle Dora



Le regard terrifié.—Mme Theodorini dans la "Navarraise."

perfectionné pour les peindre est un des plus précieux présents de la nature.

La puissance d'expression des yeux dépend beaucoup de leur couleur, c'est-à-dire du plus exactement des couleurs de l'iris. Ces teintes sont extrêmement variées, et comme l'expérience a démontré qu'elles sont ethnographiquement assez importantes, les savants se sont donné quelque peine pour les chasser. Ils distinguent les yeux bleus, les yeux verts, les yeux bruns, les yeux gris. Mais ces couleurs sont divisées encore d'après le ton en très claire, en claire, en intermédiaire, en foncée et en très foncée.

Les yeux foncés sont doués de regards beaucoup plus insistants que les yeux clairs. Ils traduisent facilement des passions violentes, des situations dramatiques. Une tragédienne qui posséderait un oeil bien pâle et clair aurait à lutter contre une infériorité naturelle aussi déplaisante sur la scène qu'une taille trop petite. De même des yeux sombres et chargés sont incompatibles avec la comédie légère et risée.

Un oeil clair est, par contre, tout à fait apte à traduire la poésie douce, la sentimentalité, l'innocence, la modestie. Ainsi donc, le ton des yeux a une plus grande importance d'expression que la couleur. Des iris bleus clairs, verts clairs, bruns clairs et gris clairs racontent une âme tendre, facilement alarmée, rêveuse, et ils sont enchâssés dans des yeux aux armes promptes. Des iris bleus foncés, verts foncés, bruns foncés et gris foncés annoncent un coeur hardi, passionné, prêt à la lutte. Néanmoins, chaque couleur atténuée ou accentuée ces caractères. Les yeux gris sont, par exemple, mieux faits pour l'ironie que les yeux bleus. Des yeux verts sombres qui seraient narquois feraient l'effet d'une fausse note. Les yeux bruns très limpides et très transparents n'arrivent pas à traduire la jalousie.

Ces règles ne sont certes pas absolues, mais elles ont une assiette suffisante. Il serait vain de juger une personne uniquement sur la couleur de ses yeux, mais il serait cependant injuste de ne pas tenir compte d'une indication de ce genre.

Une des beautés du regard féminin consiste dans la perfection du sourire.



Le regard modeste.—Mlle Revel, dans Mireille



Le regard menaçant.—Mlle Fleury

Depuis quelque temps, on a vu naître ou renaître à la gloire de la mode une de ces expressions que le boulevard rend populaires rapidement et qui font fortune ou ne sait trop pourquoi. On dit : R ou elle a le sourire ! Certaines personnes ont, en effet, le sourire, c'est-à-dire que leur visage témoigne sans cesse d'une légère galeté de cœur. Ce sourire continu, assez rare chez les hommes, est un des plus exquis privilèges de la femme.

On peut distinguer deux sortes de sourires. Le premier est fait d'une douce contraction des lèvres, des joues et des pommettes ; le second est un reflet heureux des yeux. Généralement ils se pénètrent, se croisent et il est malaisé de les distinguer. Parfois aussi la différence de leurs caractères est très visible.

Le sourire du regard est charmant. Les femmes qui en sont douées possèdent un pouvoir de persuasion et un don de séduire délicieux. Tandis qu'il y a toujours, malgré tout, une grimace en germe dans le sourire plus particulièrement produit par une tension des lèvres, le sourire des yeux, qui dérange à peine l'harmonie naturelle des traits et semble n'être que la joie de l'âme, est peut-être la plus parfaite expression humaine du bonheur combiné avec le souci de plaire et de faire partager aux autres sa propre satisfaction.

Mais dans cet ordre d'idées où tout est en nuance, le fin du fin pour une femme est d'avoir le demi-sourire.

Le demi-sourire est un raffinement, une quintessence du sourire des yeux. Il ne se laisse pas voir, il se laisse deviner. C'est une esquisse, mais il y a des esquisses qui valent des tableaux de maître, et d'où l'émotion naît aussi bien que des œuvres achevées et définitives. La lueur dont s'éclaire le visage par le demi-sourire donne à quelques femmes une expression de poésie et de tendresse intraduisible par des mots, car la note en est à peine perceptible, échappe aux âmes vulgaires, quoiqu'elle soit pour d'autres divinement prenante. Le demi-sourire est presque toujours l'indice d'une intelligence doublée de bonté. Il est rarement fugitif. Ce n'est point un accident, le plus souvent, mais un état permanent et durable.

Quoique le rôle du sourire soit de traduire le contentement intérieur, il peut aussi exprimer d'autres sentiments et même tout opposés. Il y a des sourires méchants, haineux, menaçants, sardoniques, mordants, ironiques. La passion mauvaise dont ils sont le témoignage en est rendue plus vive, plus frappante par la contradiction d'un moyen d'expression ordinairement voué à la galeté et momentanément appliqué à une autre émotion de l'âme. Une femme qui sourit tristement semble plus triste que si elle était triste simplement et que si son visage ne s'efforçait pas à un visible mensonge. Aussi, est-ce là un des effets les plus faciles du théâtre. Les acteurs comprennent vite que, pour donner au spectateur la sensation d'une forte douleur, un sourire mêlé, à plus ou moins forte dose, d'amertume, est un procédé sûr et puissant. Ici encore les artistes qui réussissent le sourire des yeux sans presque le secours d'aucune pantomime, disposent d'une incontestable supériorité. L'incomparable comédienne qu'est Réjane a souvent su faire passer sur la foule des frissons de pitié par le douloureux sourire auquel elle sait parfois plier son regard.

Certaines femmes ont des regards qui chantent. Il ne faudrait pas prendre ceci au pied de la lettre et exiger de la musique ; mais on doit juger le mot avec une imagination de poète.

Nos illustrations démontrent combien la photographie, lorsqu'elle est l'œuvre d'un praticien habile, rend bien le regard, depuis le rire franc jusqu'à l'idéal demi-sourire, depuis la terrible et impressionnante façon de toucher de mademoiselle Gabrielle Fleury dans ses rôles populaires, jusqu'aux yeux hagards et douloureux de la grande chanteuse italienne, Theodorini.

RECONNAISSANCE !

(Pour "l'Album Universel")

Autour d'un bol de lait, fleurant le serpolet, le thym et la lavande, une mouche gourmande voltige.

Attirée par la suave odeur qui s'échappe du bol, la bestiole se pose hardiment sur le bord, se penche pour atteindre le blanc liquide, vin des vieillards, nourriture des petits enfants, mais délices des mouches, des éléphants, et charme des ser-

pents ; culbute dans ce lac d'un nouveau genre ; disparaît presque tout entière ; revient à la surface ; se démène avec rage ; tourne sur place ; nage ; touche aux parois glissantes qu'elle s'efforce, mais en vain, de monter ; retombe à chaque effort, inondant de plus en plus ses fines ailes ; s'enlize peu à peu, et va périr enfin quand, poussé par je ne sais trop quel esprit, je lui tends le bout de mon doigt. La Bête s'y cramponne, le suit, arrive, en se traînant, au haut, laissant sur son passage un léger sillon d'argent ; se repose un instant ; passe et repasse ses pattes sur ses ailes, sur son dos, sur sa trompe, sur sa tête, sans trêve ni repos ; s'assèche enfin ; étend les ailes avec délices, bourdonne un chant de bonheur, sans doute ; me pique fortement et s'envole !

O douce Reconnaissance, voilà bien de tes coups !...

Hélas ! que d'êtres humains
Sont mouches sur ce point.

AUGUSTE CHARBONNIER.

L'HIRONDELLE DE BOUDDHA

Quand son enseignement eut consolé le monde,
Le bouddha, retiré dans la djungle profonde,
Et du seul Nirvana désormais soucieux,
S'assit pour méditer, les bras levés aux cieux ;
Et, gardant pour toujours cette sainte attitude,
Il vécut dans l'extase et dans la solitude,
Concentrant son esprit sur un rêve sans fin,
Avant d'être absorbé par le néant divin.
Le temps avait rendu tout maigre et tout débile
Le corps ossifié de l'ascète immobile ;
Les lianes grimpaient sur son torse engourdi,
Que ne réchauffait plus le soleil de midi ;
Et ses yeux sans regard, dans leurs mornes pau-

[pières,
Semblaient avoir acquis la dureté des pierres.
Il aurait dû mourir, par la faim consumé ;
Mais les petits oiseaux, dont il était aimé,
Les oiseaux qui chantaient dans les branches fleu-
[ries,
Venaient poser des fruits sur ses lèvres flétries.
Et, depuis très longtemps, c'est ainsi que vivait
Le bouddha vénérable, absolument parfait.

Donc mille et mille fois, et mille fois encore,
La lune qui blanchit et le soleil qui dore
Les forêts, sur son front tour à tour avaient lui,
Sans que se fût distraite un seul instant en lui
Sa pensée, en un songe immuable perdue,
Lorsque, dans sa main droite, au ciel toujours ten-
[due,
Dans sa main sèche et grise ainsi que du granit,
Une hirondelle vint un jour et fit son nid.

L'extase du bouddha ne parut point troublée
Par cette confiante et fidèle exilée
Qui, franchissant du vol la montagne et la mer,
Des froids climats du nord revenait chaque hiver,
Et retrouvait toujours son nid chaud et paisible
Dans le creux de la main du rêveur impassible.
A la fin, cependant, elle ne revint plus.

Et, quand les derniers temps furent bien révois
Du retour des oiseaux que l'exil seul protège,
Lorsque l'Himalaya se fût couvert de neige,
Et lorsque tout espoir fut perdu, le bouddha
Détourna lentement la tête ; il regarda
Sa main vide. Et les yeux du divin solitaire,
Qui depuis si longtemps n'avaient rien vu sur

[terre,
Ses yeux tout éblouis d'immensité, ses yeux
Éteints et fatigués de contempler les cieux,
Ses yeux aux cils brûlés, aux paupières sanglantes,
S'empêrent tout à coup de deux larmes brûlantes ;
Et celui dont l'esprit était resté béant
Devant l'amour du vide et l'espoir du néant,
Et qui fuyait la vie et ne voulait rien d'elle,
Pleura, comme un enfant, la mort d'une hirondelle.

FRANCOIS COPPEE,
de l'Académie française.

PENSÉES

Les peintres finissent dans le portrait comme les poètes dans le journalisme.

Une femme doit être à même de poser dans le cœur de ses fils les fondements d'une croyance inébranlable. Éclairée et instruite, elle pourra, avec l'aide de Dieu, dissiper une incertitude, détruire une mauvaise influence, faire briller aux yeux qui lui sont chers la lumière du Verbe divin. — Mais comment espérer de si consolants résultats ? Qu'enseigne-t-on aux filles dans leurs familles ?... Aussi, qu'arrive-t-il, aujourd'hui, que les questions religieuses sont soulevées même dans les salons ? Ou bien, les femmes se dispensent d'écouter une conversation que la paresse de leur esprit leur empêche de suivre ; ou bien elles sont attentives, et alors l'ignorance les expose au trouble, aux hésitations, quelquefois au doute... Dans les couvents mêmes, peut-être n'insiste-t-on pas suffisamment sur la connaissance de l'Eglise et de son histoire ; peut-être ne donne-t-on pas d'assez fermes notions sur les livres saints et sur les principaux ouvrages des écrivains sacrés ; peut-être oublie-t-on que, dans ce siècle, il est indispensable d'avoir des preuves en main.

COMTESSE ADELSTAN.



Comme en un fort, dans la corbeille
Près de son cadet l'aîné veille
Sur ce qu'on voit et ne voit pas.

"Autour de nous la terre est ronde ;
"Tout de même c'est grand le monde,
"Et c'est joliment loin... là-bas."

Poesie
de

Soir de Chiraz

Musique
de

Fabien COLONNA

GHAZEL PERSAN

W. Eustache de LORRY

Andante con moto

CHANT
PIANO

Les palmes du jour en caressent d'une haletine
La tige de la fleur, les arbes de l'éseau Pour cueillir dans le soir ton o-dorante haletine O vier-ge Le palmis-
ple ainsi qu'un ro-seau Au berce-ment le-ger d'une o-dorante haletine, La tige de la fleur, les arbes de l'é-
seau Pal-pitent dans le soir ou flot, te ton haletine Dou-ce comme la brise et fraîche comme l'eau Tu ré-ves au
din que ca-resse une haletine Et sou-ris à l'a-mour, à la rose à l'é-seau... Pour cueillir dans le soir
o-dorante haletine, O vier-ge, tout mon cœur pleie ainsi qu'un ro-seau

Tempo I
riten
Tempo I
allegro
riten
subito pp

Poème

de

M^{me} J. DIEULAFOY

Parysatis

Drame lyrique en 3 actes
(FRAGMENT)

Musique

de

C. SAINT-SAENS

ENTRÉE DE PARYSATIS.

First system of the musical score for the entrance of Parysatis. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has three flats (B-flat, E-flat, A-flat) and the time signature is 7/4. The music begins with a piano (*p*) dynamic. The upper staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the lower staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving bass lines.

Second system of the musical score for the entrance of Parysatis, measures 5-8. The music continues with the same melodic and harmonic development. The dynamic remains piano (*p*) until the end of the system, where it begins to rise towards mezzo-forte (*mf*).

ENTRÉE D'ARTAXERXES. Moderato

First system of the musical score for the entrance of Artaxerxes. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has three flats and the time signature is 7/4. The music begins with a *dim.* (diminuendo) dynamic. The upper staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the lower staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving bass lines.

Second system of the musical score for the entrance of Artaxerxes, measures 5-8. The music continues with the same melodic and harmonic development. The dynamic remains *dim.* throughout this system.

Third system of the musical score for the entrance of Artaxerxes, measures 9-12. The music continues with the same melodic and harmonic development. The dynamic remains *dim.* throughout this system.

Fourth system of the musical score for the entrance of Artaxerxes, measures 13-16. The music continues with the same melodic and harmonic development. The dynamic remains *dim.* throughout this system.

ORPHEON de Haydn



HOHELAGA



G. P. T.



J. P.



N. PICARD SOP.



J. PRIMEAU TENOR



G. P.



J. P.



J. P.



P. P. ORGANISTE



G. B. VICE PRES.



G. B. BASS



G. B. ALTO



G. P.



J. P.



J. P.



J. P. DIR.



A. B. SEC.



J. P. BASS



F. D. BASS



J. P.



J. P.



J. P.



J. P.



J. P.

THEO FOURNIER
Photographe

Champions des jeunes Clubs de Baseball

Place aux jeunes ! Nous voulons aujourd'hui présenter aux lecteurs de l'"Album Universel" le club champion des jeunes joueurs de baseball de Montréal : le club des jeunes Shamrocks. Ce titre de championnat n'a pas été obtenu sans d'âpres luttes pendant la belle saison. Les honneurs coûtent cher. Aussi nos jeunes ont-ils l'intention de le défendre vaillamment à la saison prochaine.

Dès les premiers froids, les jeunes membres du club Shamrocks formeront un club de hockey dont on entendra parler l'hiver prochain.

C'est à deux battants que nous ouvrons les portes de l'"Album Universel" à nos jeunes sports. L'avenir leur appartient !



Ti-Rouge Felton F. Paquette T. A. Bérubé E. Patrick A. Paquette
A. Letourneau I. Benoit R. Lévesque Geo. Lalonde
P. Cherost A. Bérubé P. A. Chevrier N. Dallaire

Y ALLER PAR QUATRE CHEMINS

Voici, autant que l'on peut croire, l'origine de la locution : "Aller par quatre chemins."

Chez les Francs, lorsqu'on affranchissait un esclave, on le menait à un carrefour où aboutissaient quatre chemins, et là on prononçait la formule d'affranchissement : "Qu'il soit libre et qu'il aille où il voudra." L'affranchi, qui n'avait pas de gîte et souvent ni projets ni but, essayait parfois des quatre chemins avant d'avoir trouvé une demeure où on voulait bien lui donner l'hospitalité.

De là cette locution qui signifia d'abord aller au hasard, sans savoir où l'on se dirige, et qui maintenant a pour principale acception : "agir sans franchise, prendre des détours, user de feintes."

COMMENT SE FORME LE BROUILLARD ?

L'atmosphère renferme toujours une proportion très notable de vapeur d'eau ; un abaissement de température suffisamment intense pourra, par conséquent, en précipiter une portion à l'état liquide. Le résultat le plus ordinaire de la condensation de la vapeur est la formation d'un brouillard. L'eau se sépare alors sous forme de gouttes extrêmement petites, ordinairement désignées sous le nom de "vésicules". Les petits nuages produits par notre haleine pendant les froids de l'hiver sont des brouillards en miniature ; nous savons que la vapeur est invisible par elle-même ; toutes les fois qu'elle devient visible, c'est à la suite d'une condensation, d'un passage à la forme vésiculaire.

FAIRE UNE CROIX À LA CHEMINÉE

Quand un événement heureux, inattendu, arrive à quelqu'un, on dit qu'il faut faire une croix à la cheminée.

Cette locution proverbiale nous vient de l'habitude qu'avaient les Romains de faire, à l'âtre du foyer, une marque blanche pour les jours fastes ou les événements heureux, et une marque noire pour les jours néfastes ou les événements malheureux.

L'abbé Tuet rappelle que la marque blanche se faisait avec de la craie, et qu'au Moyen-Age on écrivait croye pour crêpe. Il pense donc que, primitivement, ce proverbe était exprimé en ces termes : "Il faut mettre la croye à la cheminée." Au reste, la marque blanche, tracée sur le fond noir, consistait en une croix.

GOURMANDISE D'ANTHROPOPHAGES

Un cannibale des îles Fidji a donné récemment, au cours d'une interview accordée par lui à un journaliste américain, quelques aperçus sur les préférences gastronomiques des anthropophages. Ses renseignements, bien que macabres, sont trop curieux pour que nous en privions nos lecteurs : les voici tels que l'"Illustration" les a reproduits :

"D'abord, les Fidjiens préfèrent de beaucoup la chair de l'Océanien à celle du blanc. La chair du blanc est très salée : celle du Polynésien est beaucoup plus douce. Rien n'est plus mauvais, paraît-il, parmi les blancs, que le vieux matelot. La saveur du vieux matelot est exécrable ; et ceci vient de l'usage qu'a fait ce dernier des alcools et du tabac. Joignez-y une salure excessive ; bref, ce n'est pas mangéable." (Et ce disant, le vieux noir palpa le bras du journaliste, et lui poussa le doigt entre les côtes d'une manière qui ne semblait pas être totalement platonique. Car, enfin, faute de grives, on mange des merles.)

"Vous me demandez quels sont les meilleurs morceaux ? ajouta le vétérinaire. La tête d'abord : les yeux et la cervelle pour commencer, puis les joues. Les joues des jeunes sujets font un morceau très délectable. Le haut du bras, le mollet, la cuisse passent encore, mais le reste ne vaut rien : c'est pour les chiens."

Quelques heures après cette interview, le sauvage vint, armé d'un fusil, retrouver le journaliste et offrit à notre confrère de le conduire dans un certain endroit écarté, où ils trouveraient "beaucoup de perroquets". Bien que très salé, le journaliste se déroba à cette promenade. Et il n'eut peut-être pas tort !

CE QUI SE MANGE DE BONBONS EN UN AN

Si l'on en croit une statistique dressée par la Chambre syndicale de la confiserie, il se mange plus de soixante millions de kilogrammes de bonbons en France, pendant une année.

Dans ce chiffre énorme, les sucreries, c'est-à-dire ces mille genres de bonbons plus appétissants les uns que les autres, représentent une quantité égale à celle du chocolat et des fantaisies fabriquées avec celui-ci.

La production française balance la consommation qui se fait en France ; car si la confiserie exporte environ six à sept millions de kilogrammes par an, certains pays, la Suisse notamment, en voient sur nos marchés une quantité équivalente.

La France n'est cependant pas le pays qui a la plus grosse production, c'est l'Angleterre qui vient en première ligne ; car, en dehors de ses besoins propres, c'est elle qui pourvoit à l'approvisionnement de l'Afrique, des Indes, de l'Amérique et de l'Extrême-Orient.

Quant à l'Allemagne, qui, jusqu'ici ne vient qu'en troisième rang, elle augmente sa production et surtout son exportation dans de notables proportions.

C'est, bien entendu, pendant les mois de décembre et de janvier qu'il se mange le plus de bonbons.

Au prix moyen de 3 à 4 francs le kilogramme brut, c'est donc plus de deux cents millions de francs que représente le commerce de la confiserie. Et, comme le Trésor ne perd jamais ses droits, il se trouve que notre gourmandise lui rapporte, bon an, mal an, de trente à quarante millions de droits d'entrée.

GASPARD CISEAUX.

NOTES D'UN CURIEUX

"Comme le chien de Jean de Nivelle." — Tout le monde, en parlant d'une personne qui s'éloigne quand on l'invite à s'approcher, est habitué à dire : "En voilà un qui fait comme le chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle." Aussi, le chien de Jean de Nivelle est-il aussi populaire que celui de Saint-Roch, dont il fait la contre-partie.

Pourtant, il faut le dire, Jean de Nivelle n'avait point de chien, l'histoire est là pour le constater.

Jean de Montmorency-Nivelle, mort à cinquante-cinq ans, en 1477, fils de Jean II de Montmorency, qui fut grand chambellan sous Charles VII : il fut le grand-père du comte de Horn et du baron de Montigny, que le duc d'Albe fit décapiter dans les Pays-Bas, en 1568 et 1570 ; il était, selon les uns, d'une humeur fort violente ; il se serait enporté un jour au point de maltraiter son père et de lui donner un soufflet. Le Parlement le cita pour ce fait, et il ne comparut pas ; alors, le Parlement le fit sommer à son de trompe, à tous les carrefours de Paris, d'avoir à comparaître, et Jean de Nivelle tourna les talons pour s'en aller. "Tant plus on l'appela, tant plus il se hâta de courir et de fuir du côté de la Flandre." Le peuple de Paris, qui avait pris parti pour le père contre le fils, traita Jean de Nivelle de chien, et l'on s'exclama : "chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle." Voilà une des versions accréditées sur Jean de Nivelle.

"Homme de sac et de corde." — On dit encore aujourd'hui proverbialement d'un homme qu'on croit capable de tout, des plus mauvaises actions, que c'est un homme de sac et de corde.

Cette locution proverbiale est fort ancienne, et on l'appliquait, il y a quelques siècles, aux voleurs de grand chemin.

Ceux-ci étaient appelés gens de sac, parce qu'ils avaient l'habitude de porter de grands sacs, comme les mendicants, pour y enfermer le produit de leurs vols et de leurs rapines, on les appelait en même temps gens de corde par allusion à la corde qui les attendait à l'extrémité de la potence.

Aujourd'hui, les voleurs civilisés ne portent plus un sac, la corde qui les attendait a été remplacée par la prison, mais on n'en continue pas moins à appeler gens de sac et de corde ceux dont la probité douteuse ne reculerait devant aucun méfait.

LA CROIX

Par un jour chaud d'avril, quand la rosée en gouttes étincelle aux gazons des fossés reverdis,
Je regardais les saints emblèmes dont, jadis,
Nos pères ont marqué les carrefours des routes.

Aux souffles créateurs des zéphyrs attédis
La vie a reparu... Mais elles, seules, toutes,
Les croix de nos chemins atteintes par nos doutes,
Semblent ne plus devoir fleurir qu'en Paradis,

L'une vers le ciel dresse un bras qui ne tient guère ;
L'autre, sur l'herbe molle étendant son long fût,
Près du socle pourrit comme un débris vulgaire.

C'en est fait, rien pour dire au monde qu'un Dieu
[fut :
Nulle trace de croix ne reste entre les pôles !...
Et pas une de moins, frères, sur nos épaules !

ALPHONSE BAUDOUIN.

**ELLE SUPPORTA
PATIEMENT
L'OPPROBRE**

Triste lettre d'une femme dont le mari menait une vie dissipée

Comment elle le guérit avec un remède secret.



"Pendant des années j'ai supporté l'opprobre, la souffrance, la misère et les privations dus aux habitudes d'ivrognerie de mon mari. Entendant parler de votre merveilleux remède pour la guérison de l'ivrognerie, que je pouvais donner secrètement à mon mari, je résolus de l'essayer. Je m'en procurai un paquet que je mêlai à ses aliments et à son café, et la médecine étant sans odeur et sans goût, il ne sut pas à quoi il devait être si rapidement soulagé de sa rage pour la boisson. Il commença bientôt à engraisser, l'appétit pour les mets solides lui revint, il s'attacha tout à fait à la maison et nous avons maintenant un intérieur joyeux. Une fois qu'il fut radicalement guéri je lui appris ce que j'avais fait, et il confessa que mon action avait été son salut, n'ayant pas l'énergie de se réformer de son propre mouvement. Je conseille chaleureusement à toutes les épouses affligées comme je l'ai été de faire l'essai de votre remède."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

**UN LIVRE
DE 100 PAGES
GRATIS**



**NE SOUFFREZ PLUS
JE VOUS GUERIRAI**

Si vous souffrez de maladies particulières à votre sexe, quel que soit la gravité du cas je puis vous guérir. L'andernier j'ai reçu plus de 1000 certificats de femmes reconnaissantes qui ont recouvré la santé par l'usage de mon traitement. Ecrivez-moi et je vous donnerai des conseils qui vous sauveront des années de souffrances. Envoyez-moi votre adresse accompagnée de 10 cts, et je vous enverrai une copie de mon nouveau livre "Le Guide de la Femme," un livre contenant 100 pages de lecture instructive pour la fille, l'épouse et la mère. **Mme. Julia C. Richard, Montreal Can.**

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal
TÉL. MAIN 2515.

LE SALON DE MODES

de **Mlle EVA ROUTHIER**

1477 rue Sainte-Catherine

Est toujours rempli de toutes sortes de beaux chapeaux. Votre visite sera hautement appréciée.

ILS NE SE COMPTENT PAS.

Ceux qui savent apprécier la valeur du BAUME RHUMAL sont incomparables.

Une belle exclamation de ce bon M. Calino à propos de l'expédition projetée par des aéronautes français au-dessus du désert du Sahara :

—Puissent ces hardis pionniers de la civilisation revenir sains et saufs des régions aériennes, après y avoir planté le drapeau français !

LA NOUVELLE CUISINIÈRE



1. Madame. — Alors, ce soir : pot-au-feu, et retenez bien ce monsieur préféré pour le pot-au-feu un bon morceau de culotte.

—Compris, madame.



Monsieur, rentrant.—Bonsoir, bonsoir !... Mais que se passe-t-il ici ? Qu'est-ce que ça sent ?

Madame. — Ça sent le pot-au-feu, mon ami !



Madame. — Mais que faites-vous donc ? ça sent la lessive ici !

—Oh, madame, monsieur va bien se régaler : j'ai mis une culotte tout entière !

—Malheureuse !

Oh ! craignez rien, madame, c'est une des miennes.

PAPE LEON XIII

Les meilleurs artistes du pays préparent, depuis plusieurs mois, ce magnifique tableau. Rien n'a été épargné pour le rendre parfait et convenable dans tous les moindres détails. Sur le coin supérieur, à gauche, se trouve une vue du Vatican à Rome. Sur le coin supérieur, à droite, se trouve un portrait de la cathédrale St Pierre de Rome, la plus grande église du monde. Entre les deux se trouve la tiare portée par le Souverain Pontife. Au centre du portrait, encadré par une grande arche imposante, se trouve un portrait du Pape Léon XIII, d'après sa plus récente photographie, ayant une expression souriante et heureuse. De chaque côté de l'arche, se trouve le calice ; au-dessous, des chandeliers contenant des chandelles allumées. Au bas de l'arche, à gauche, se trouve l'insigne du pape et, à droite, l'ostensoir. Au-dessous de ceci et supportant l'arche, des deux côtés, se trouvent deux figures d'anges. Au-dessous de la photographie se trouve un rocher sur lequel est gravée une croix, avec au-dessous, les mots : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle". Ceci convient surtout aux vrais croyants, car le Pape est le descendant direct de Pierre à qui ces mots furent dits, et qui est désigné dans les Saintes Ecritures comme le rocher. Dans le roc, se trouve gravée une croix, l'emblème de la véritable église, ce qui démontre que l'église est bâtie sur un rocher, et ne peut être ébranlée. Sous le rocher se trouvent deux clés en croix jointes à un rosaire, ces objets surmontent une tablette portant les mots : Pape Léon XIII, en beaux caractères. Sur l'un des côtés de la tablette, sont représentées les portes du paradis, qui sont ouvertes à tous les vrais croyants, et de l'autre côté, sont celles de l'enfer, qui, de même, sont fermées à tous les vrais croyants. Il y a beaucoup d'autres et très beaux symboles appropriés, dans cette reproduction artistique, telles que fleurs, encensoirs, etc., c'est en tous points la plus travaillée et la plus coûteuse des reproductions qui ait jamais été imprimée, et elle aura, sans nul doute, une vente énorme. Toute famille catholique en vaudra une, et chaque véritable catholique accomplira une bonne action en portant l'existence de cette oeuvre à la connaissance de ses amis. Elle a été approuvée par plusieurs membres éminents au Canada et elle ne peut donner que de la satisfaction. Les agents feront certes une belle récolte, s'ils commencent à prendre des commandes sans retard. Qu'il n'y ait pas d'atermoiements. Commencez sans retard. Echantillon, 25 cents, 3 pour 50 cents, 9 pour \$1.00, 50 pour \$5.00 ou 100 pour \$9.50, port payé

JAS. LEE,
622 Omaha Building,
CHICAGO, ILL. 18-11

Nous n'avons pas haussé le prix de nos tabacs. Le tabac à fumer "Amber," les tabacs à chiquer "Bobs," "Currency" et "Fair Play" sont de la même dimension et les prix sont les mêmes pour le consommateur. Nous avons aussi prolongé le temps nécessaire au rachat des petites Raquettes jusqu'au 1er janvier 1904.

THE EMPIRE TOBACCO CO., Limited.

M. Prud'homme réprimande son fils. Celui-ci se rebiffe jusqu'à oublier la déférence...

—Jamais, entendez-vous, jamais je ne me suis permis d'écarter la voix devant feu mon père...

—Ah ! ton père ! ton père !

—Eh bien ! quoi, mon père ? Il avait cent fois mieux que le tien !



Remède sûr et efficace pour enlever prurit, démangeaison, et sans douleur, les cors, verrues, taches, Dartre, etc. Energique, inoffensif et garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix. **A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.**

PLUS DE CORS AUX PIEDS



ROD. CARRIERE
Opticien diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Ajustement parfait. Appointments par téléphone.—Bell Est 2257

SALON ET MAISON PRIVÉE

1540 RUE SAINTE-CATHERINE

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier: Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712—RUE SAINTE-CATHERINE 1712

Dernières Nouveautés venant de Paris. Les Das Relevé, par Marcel Prévost, 90c. ; Toutes les femmes, tome II, par Vignola, 90c. ; Claudine à Paris, à Paris, en Ménage, par Villy, 90c. ; L'Amour à Pétrou, par Louis Besse, 90c. ; Le Sous-Marinier, par Vengeur, par Pierre Muel, 90c. ; Vierges et Saints, par Emery, 90c. ; Défectives et Bandits, par Cosmopolites, par Goron, 90c. ; Hypnotisme, par des Songes, Graphologie, Cartomancie ; Collection complète de A. Dumas, à 25c. le volume ; Collection complète de Palzac, édition du centenaire, à 25c. le volume ; Modes Françaises, avec grandeur naturelle, à 5c. ; Dix fascicules du Panorama Salon, à 25c. chacun ; Cartes Postales illustrées de tous les pays du monde, à 30 et 50 centimes la douzaine ; Albums pour cartes postales, à 200, 400, 800 et 1000 cartes.

Commandes promptement exécutées.

BREVETS CANADIENS D'INVENTION ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

Ingénieurs Civils et Arpentiers
107 Rue Saint-Jacques, MONTREAL.
10-11

EPILEPSIE arrêtée radicalement et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordre nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St. Guy, débilité, faiblesse, TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI À \$2 GRATIS, par l'entremise de l'agence du Canada, M. J. MARTE, 178 rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr R. H. KLINE, Ed., 941, Arch St., Philadelphie, Pa., Fondé en 1871. 10-11

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une tablete R.I.P.A.N.S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an. 12-11

CORSINE

Developpant la
FORME et le BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le Systeme Francais de Developpement du Buste inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inegalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits resultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO ONT

MADAME L. THORA
DÉFIEZ-VOUS DES GENS PEU SCRUPULEUX QUI ONT COPIÉ NOTRE LIVRET ET QUI IMITENT NOS ANNONCES

LE PREMIER PARAPLUIE



—Maudites chauves-souris ! la flamme les attire et elles me font manquer les meilleurs morceaux ! Attends un peu, vermine, c'est sur toi que je vais essayer mon harpon !



—Une, deusse, troisse !... et allez donc, c'est pas ton père !



—Bon ! voilà qu'il pleut ! Loin de chez moi et sans abri, je vais être trempé comme une soupe.



—Etre à l'abri de la pluie tout en se déplaçant... Ah ! mes enfants, quelle découverte !

Votre Buste **Gratis**

DÉVELOPÉ DE
SIX POUCES

LE SECRET D'UN TRÈS BEAU BUSTE ET D'UNE FIGURE PARFAITE

Vous sentez-vous dépourvue de la rotondité qui convient à une belle figure ? Les mensurations de votre buste



sont-elles ce qu'elles doivent être ? Constatez-vous des vides au-dessus et au-dessous du sommet du sternum ? Quoi qu'il vous manque pour avoir une forme parfaite, la nature vous le donnera, si vous faites usage de la méthode **MOLDENE**. Une demande faite par vous à la Cie de Toilette Moldene, de Toronto, vous vaudra gratis un paquet cacheté dans une enveloppe ordinaire, qui vous donnera toutes les informations nécessaires pour pouvoir augmenter, dans la solitude de votre chambre, la périphérie de votre buste de six pouces en peu de temps ; ainsi que de développer et de rendre parfaites toutes les parties de votre corps. Envoyez 4 centins en timbres-poste pour affranchissement.

MOLDENE TOILET CO., TORONTO, CAN.

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,

1628 rue Notre-Dame

JUMELLES pour le théâtre
JUMELLES pour la campagne
JUMELLES pour la marine
TELESCOPES terrestre et céleste
LENTILLES et VERRES GROSSISSANTS de toutes sortes
MICROSCOPES et accessoires

DE RETOUR DE VOTRE PROMENADE D'ÉTÉ

Préparez-vous à la saison des amusements et réunions intimes. Tous les moyens servant à améliorer l'apparence générale sont appréciés de toutes les dames. **LAVASSE** fera croître d'une façon merveilleuse les sourcils et les cils et leur donnera une apparence des plus chics et des plus désirables. Faites l'essai. Prix, franco, 35c. la bouteille. **LAVASSE CHEMICAL CO., TORONTO**

Nous n'avons pas haussé le prix de nos tabacs. Le tabac à fumer "Amber," les tabacs à chiquer "Bobs," "Currency" et "Fair Play" sont de la même dimension et les prix sont les mêmes pour le consommateur. Nous avons aussi prolongé le temps nécessaire au rachat des petites Raquettes jusqu'au 1er janvier 1904.

THE EMPIRE TOBACCO CO., Limited

J.A. DUMAS
TEL BELL M 1426
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

ESSAYEZ
LA ...

LANGUE

A COUTERS
DE CLARK

Les Fèves au Lard de CLARK sont délectueuses

Dans la Convalescence,
état qui est le Passage de
la Maladie à la
Santé, il n'y a pas
de meilleur
tonique que le

VIN DES



CARMES

Ne vous laissez donc pas abuser. Seule la préparation de ce vin est conforme aux formules scientifiques. Les Médecins et les Hôpitaux l'emploient et le recommandent.

Dépositaires Généraux pour toute l'Amérique,
A. TOUSSAINT & CIE., QUEBEC.

VARIÉTÉS

Fumistrou, qui doit déménager en octobre, se renseigne sur un appartement à louer à proximité du Palais de Justice.

—C'est au troisième, répond le concierge, avec vue sur la cour...

—D'assises ?

Un savant vient d'établir qu'un grand nombre de poissons ont un langage, comme les autres animaux. Ainsi, d'après lui, les harengs

crient comme des souris, les rougets font entendre des grognements comme les porcs, les tarthes croassent comme les grenouilles, et les huitres elles-mêmes gémissent doucement, émettant des sons mélodieux.

Et l'on disait jusqu'à ce jour, pour désigner les gens discrets : "être muet comme un poisson."

Le BAUME RHUMAL est le remède le plus efficace et le moins coûteux pour les affections de la gorge et des poumons.

Tableau d'Honneur

des Belles Actions

Recueillies dans tous les domaines de la vie nationale
au Canada et aux Etats-Unis.

“ Qui sert bien son pays,
n'a pas besoin d'aïeux.”

M. LOUIS BELAIR,
dont nous donnons le
portrait, naquit à Joli-
ette, et sa vie depuis
vingt-cinq années fut
consacrée à l'œuvre de
propagande du monu-
ment Joliette, dont l'i-
nauguration vient d'être
faite avec éclat.

C'est lui qui en fut le
promoteur et par ses
écrits, ses publications
littéraires sur ce sujet,
son dévouement pour
stimuler ses concitoy-
ens à cette œuvre de
reconnaissance natio-
nale, il mérite une men-
tion à notre tableau
d'honneur.

L'amour du foyer na-
tal exerce une attraction



M. LOUIS BÉLAÏR

totûte puissante sur tout
homme de cœur; le sou-
venir de son bienfaiteur,
soutint M. Bélaïr dans
ses luttes passées.

La jeunesse du XXe
siècle doit faire ses ef-
forts afin de laisser der-
rière elle, le souvenir de
quelque action géné-
reuse et éclatante qui
serve d'exemple aux gé-
nérations futures en
prenant pour devise
cette belle maxime :

“ Qui sert bien son pays,
n'a pas besoin d'aïeux.”

Ajoutons que der-
nièrement M. le juge
Baby déclarait : Bélaïr
est un patriote ! Cela
seul doit nous suffire.

L. J. B.

Les belles actions de la vie ordinaire sont plus efficaces que l'héroïsme pour entraîner les sociétés vers le beau, vers le bien. Voilà pourquoi l'ALBUM UNIVERSEL a institué le présent Tableau d'Honneur. Dans cette œuvre qu'il considère aussi pratique dans sa forme qu'idéaliste en son principe, il a lieu de compter sur le concours zélé et soutenu de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement intellectuel et matériel de la nation.

Qu'on lui communique de tous les coins du pays les belles actions mises au crédit de tel ou tel de nos concitoyens, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, et l'ALBUM non-seulement les enregistrera dans son Tableau d'Honneur de chaque semaine, mais il les illustrera au besoin. Qu'on se le dise !